NEUVIÈME ANNÉE. — N° 205 15 JUILLET 1905 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES FAITS NOUVEAUX DE TILLY

QUELQUES OBJECTIONS

J'ai exposé, dans de précédents articles, mon impression sur les récents événements, prodiges divers et guérisons, qui ont provoqué un renouveau de curiosité autour de Tilly. J'ai indiqué qu'à mon sens ces faits ne semblaient point en parfaite harmonie avec les événements antérieurs et j'ai conseillé la prudence à ceux de nos amis qui me paraissaient trop enclins à l'enthousiasme.

Je rencontre de la résistance. Le *Petit Normand*, dont nos lecteurs connaissent bien la signature, se fait l'interprète des mécontents. Examinons ses raisons.

« Permettez-moi, avant tout, m'écrit-il, de vous citer un assez long passage d'un article de la *Croix du Calvados*, publié vers la fin des Apparitions de Tilly. Je dois vous dire franchement qu'il me paraît dans ses conclusions le plus sage que j'aie vu jusqu'à ce jour. »

Voici cet article :

« Quand M. XXX concluait tous ses articles en disant : *Il n'y a rien de divin à Tilly*, il allait peut-être un peu vite en besogne, d'autant plus que la série des événements, objet de son étude, n'est pas close encore.....

« Lorsque M. l'abbé Gombault vient, de son côté, nous dire que *seules les visions de l'école sont divines et forment un tout complet*, avouons-le franchement, au risque de nous attirer de sa part un blâme motivé, avec une réfutation péremptoire par exemple, en bonne et dûe forme, ce savant écrivain nous semble manquer de logique.

« Car enfin, les visions de l'école, isolées de celles du champ *sans la moindre exception pour ces dernières*, ne paraissent avoir, quoi qu'il dise, aucun but sérieux, définitif, et par conséquent digne de Dieu ; elles ne s'expliquent pas d'une façon assez plausible.

« Comment, en effet, estimer suffisamment *sérieuse*, par elle-même et d'emblée une vision qui affecte de se maintenir toujours — tant pour les religieuses de l'école que pour leurs élèves — à 1.200 mètres, c'est à-dire à une distance telle..... qu'il eût été impossible de l'entendre, dans le cas fort désirable d'ailleurs, où elle aurait voulu parler ?

« Comment se contenter ensuite de voir un but suprême et vraiment *définitif* dans la vision d'une basilique aussi belle, magnifique et splendide qu'on voudra, sans connaître autrement le *pourquoi* et la *fin* de cette apparition monumentale ?

« Si donc, par hasard, les visions de l'école sont d'ordre surnaturel divin, il leur faut, à notre humble avis, un corollaire indispensable dans quelques-unes au moins des apparitions du champ, où la vision céleste puisse alors montrer ses traits nettement, distinctement, et faire connaître ultérieurement ses désirs ou ses volontés — claires et précises également — à qui bon lui semblera, à l'époque qu'elle jugera convenable.

« Si les visions de l'école sont divines, leur but réel selon nous, leur motif unique ou du moins principal, aura été de frapper plus vivement l'attention tout d'abord, puis d'attirer sur le théâtre même où elles se cantonnaient, au moins quelque autre voyant ou voyante, susceptible de contempler de près l'apparition dans tous ses détails et d'en recevoir par la suite, à un moment donné, les instructions formelles.

« Telle est la conclusion qui nous paraît la plus naturelle et qui semble aussi, toutes réflexions faites, la plus admissible auprès des gens simples.

« En d'autres termes, les apparitions de l'école des Sœurs — si elles sont divines — n'ont pu être, selon nous, qu'une sorte de préface ou de préambule pour les apparitions du champ, où elles finiront tôt

ou tard par avoir leur dénouement. Or, *c'est seulement par la tournure qu'auront prise alors celles ci, que nous saurons au juste ce qu'il convient d'augurer de celles-là.*

« En attendant, gardons-nous de trancher, nous-mêmes, n'étant pas infaillibles, une question qui n'est pas de notre compétence, mais du ressort de l'autorité ecclésiatique, beaucoup plus patiente et plus réservée en la matière, Dieu merci ! que tant d'autres autorités moindres ou minuscules... comme la nôtre, par exemple, ceci soit dit en passant, sincèrement et une bonne fois pour toutes. »

Cet article pouvait paraître très judicieux à l'époque où il a été publié, et peut-être l'ai-je jugé tel à cette époque-là. Aujourd'hui que, par le recul, chacun des faits prend sa véritable valeur, je ne le trouve plus aussi concluant.

Je ne vois pas pourquoi, par exemple, l'auteur pose en principe que les apparitions de l'Ecole ne sont qu'une préface dont les faits subséquents donneront le véritable sens. Je trouve, au contraire — et il me paraît très difficile de contester ce point — que les apparitions de l'Ecole constituent un tout complet, ayant une signification très définie : la « Vierge » veut un sanctuaire là où elle est apparue.

Quant à l'objection tirée de l'éloignement de l'apparition, elle me paraît un peu puérile.

« Comment estimer suffisamment sérieuse, écrit le rédacteur de la *Croix du Calvados*, une vision qui affecte de se maintenir à 1.200 mètres, c'est à-dire à une distance telle qu'il eut été impossible de l'entendre, dans le cas, fort désirable d'ailleurs, où elle aurait voulu parler ? »

L'explication est pourtant bien simple. L'apparition s'est *maintenue* à une distance de douze cents mètres parce qu'elle voulait désigner ainsi l'endroit même où elle désirait voir s'élever le sanctuaire. Si, au lieu de se montrer à cette distance, elle s'était montrée à l'Ecole même, elle aurait dû, pour indiquer aux enfants l'emplacement exact qu'elle avait choisi pour la basilique, donner des explications interminables. Elle aurait dû dire, en s'aidant sans doute d'une carte d'état-major, quel chemin il convenait de prendre pour gagner le lieu désigné, fournir toutes sortes d'indications topographiques. Voyez-vous la « Vierge » donnant de telles instructions aux fillettes de l'école, à peu près comme un capitaine expliquerait à un chef d'escouade comment il doit se rendre au poste qu'il occupera pendant le combat !

Au contraire, l'apparition, en se montrant plusieurs fois au même point, indiquait clairement, sans avoir recours à la vulgarité d'explications techniques, qu'elle désignait ce point à l'attention des voyantes. Ces dernières, d'ailleurs, le comprirent si bien qu'elles supplièrent l'apparition de leur faire savoir quel était son désir — et l'on sait quelle fut la réponse : une immense basilique se dessina dans le ciel !

Etant donné cette réponse si grandiose dans sa simplicité, on se demande comment l'auteur de l'article de la *Croix du Calvados* a pu soutenir que c'est seulement par la tournure qu'auront les apparitions du Champ que l'on saura au juste, ce qu'il convient d'augurer des apparitions de l'Ecole.

Ainsi, pour lui les apparitions de l'école n'ont pas de sens par elles-mêmes. Il leur faut, pour les expliquer, le commentaire des apparitions du Champ...

Eh ! bien, soit ! Admettons cette thèse pour un moment. Faut-il aussi, pour expliquer les apparitions de l'Ecole, le commentaire des prodiges divers qui s'opèrent autour de la statue du Sacré-Cœur, dans la maison qu'habite Marie Martel?... En vérité, cela ne se peut sérieusement soutenir.. Les apparitions de l'Ecole n'ont besoin d'aucun commentaire... Et tout commentaire, au contraire, serait plutôt de nature à les obscurcir...

L'article de la *Croix du Calvados* ne prouve décidément rien.

Le « Petit Normand » s'en est, sans doute rendu compte, car, à l'envoi de cet article, il a ajouté les lignes suivantes :

Quant à ce que vous considérez — à tort — comme une *déviation*, c'est-à-dire les changements qui se produisent visiblement depuis quelques années déjà, dans la petite statue du Sacré-Cœur offerte à Marie Martel, et devant laquelle nombre de pieux visiteurs prient souvent, de concert avec la voyante, sans avoir, là, rien pour les distraire ni pour les troubler ; en quoi, s'il vous plaît, cela peut-il nuire aux visions, auditions et prières du Champ ? En rien, absolument. Bien loin de là même, parfois, comme vous allez le voir.

En effet, tous les jours, soit le matin, soit dans l'après-midi, *tous les jours régulièrement*, sauf de très rares exceptions, Marie se rend ou dans la chapelle provisoire, ou au lieu même du futur sanctuaire de la basilique entrevue de l'école des Sœurs le 26 juil-

let 1896, et plus tard, par elle-même, dans la prairie faisant suite au Champ Lepetit, pour y réciter *le Rosaire tout entier* et, en plus, *quelques prières à des intentions spéciales*.

Or, il n'est pas rare que, lorsqu'elle prie dans le salon de sa mère adoptive, quasi transformé en chapelle et tout orné de statues bénites, elle entende déjà des promesses qui lui seront ensuite réitérées et confirmées au Champ.

Comme exemple frappant, relisez à cet égard la lettre du vicaire de Brix, en date du 4 avril, que vous avez publiée le 15 juin.

Qu'il y ait donc à Tilly, depuis quelques années déjà, un accroissement, une recrudescence, un développement de merveilleux, oui, d'accord. Mais qu'il y ait en cela la moindre déviation, le plus petit écart, nullement. Tout converge vers le but mystérieux et futur entrevu il y a neuf ans, de l'école libre, puis corroboré maintes fois jusqu'à ce jour, par nombre de visions et auditions du Champ Lepetit.

Or ce but, à l'heure qu'il est, s'est traduit déjà par *des centaines* de guérisons, conversions et autres faveurs de toute sorte, obtenues depuis lors, grâce aux prières faites sur le double théâtre des Apparitions, c'est-à dire tantôt dans la petite chapelle en bois, tantôt à cent mètres environ plus loin, en arrière, dans la prairie contre laquelle elle est adossée.

UN PETIT NORMAND.

Il me semble que le « Petit Normand » embrouille bien inutilement la question.

Tout d'abord il me prête des idées que je n'ai pas. « En quoi, s'écrie-t-il, les changements qui se produisent dans la petite statue du Sacré-Cœur, offerte à Marie Martel, peuvent-ils nuire aux visions, auditions et prières du Champ ? »

C'est bien mal me comprendre. Je n'ai jamais dit que les changements dans la statue pouvaient nuire aux visions et prières du Champ. J'ai dit que ces changements constituaient, s'ils sont réels comme cela paraît prouvé, des prodiges dont le caractère me paraissait peu en harmonie avec les manifestations extranaturelles antérieures. C'est une opinion.

Elle peut être fausse ; mais l'exclamation du Petit Normand ne constitue pas une objection qui me permette de la modifier — ce que je ferais très volontiers si on me prouvait, par de bonnes raisons, que je me trompe...

Je sais bien que le Petit Normand rattache ces changements dans la statue du Sacré-Cœur aux auditions dont Marie Martel est favorisée au Champ et il m'apparaît bien, en effet, qu'il y a un lien entre les premiers et les secondes ; mais c'est justement parce que les visions et les auditions de Marie Martel semblent de plus en plus liées aux prodiges qui s'accomplissent sur la statue du Sacré-Cœur qu'elles m'apparaissent de moins en moins liées aux apparitions de l'Ecole des sœurs.

Là encore je peux me tromper et je ne demande qu'à reconnaître mon erreur ; mais rien, dans la réponse du Petit Normand, ne me prouve cette erreur. Je dirai même plus. Les considérations qu'il m'envoie, bien loin de dissiper l'impression que j'avais, d'une déviation de ligne, d'un déplacement d'axe dans les faits de Tilly, corroborent cette impression.

Je ne vois pas, en effet, que le Petit Normand m'ait démontré que cette intervention de la statuette, que ces petits prodiges en chambre, aient ajouté quelque chose de vraiment exaltant pour la foi aux pures, aux belles, aux touchantes apparitions du début de Tilly...

Encore une fois, je ne juge point ces prodiges de la statuette ; je ne dis point qu'ils sont d'origine divine ou d'origine diabolique. Je dis qu'ils ont l'air de petits prodiges comparés aux grandioses manifestations du Champ. .

Je m'arrête. Je sens que si j'insistais, je contristerais quelques-uns de nos amis. Mais, que voulez-vous, on ne se refait pas : je n'ai jamais pu, quitte à faire amende honorable si on me prouve mon erreur, m'empêcher de dire tout haut ce qui m'apparaît comme la vérité.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La question du Farfadet.*

En promettant, la quinzaine dernière, de présenter aux lecteurs Charles-Alexis-Vincent Berbiguier, le « fléau des Farfadets », auteur des *Farfadets*, dédiés à tous les empereurs, rois, princes et souverains de l'Europe, j'étais loin de penser qu'une catastrophe navale donnerait à ce nom de « Farfadet » une actualité tragique. Berbiguier, qui était un demi-fou, avec de curieuses parties de lucidité, se fut demandé à ce propos pourquoi l'on baptise si bizarrement quelques-uns des navires de notre flotte; il n'eut pas manqué de voir encore l'influence néfaste des Farfadets dans la fin déplorable du sous-marin qui portait leur nom.

Son grand ouvrage en trois volumes : « *Les Farfadets*, ou *tous les démons ne sont pas de l'autre monde,*

par Al.-Vinc.-Ch. Berbiguier, de Terre-Neuve du Thym, *orné de huit superbes dessins lithographiés* », parut à Paris, en 1821, chez l'auteur, 14, rue Guénégaud, chez C. Gueffier, imprimeur, même rue, nº 31, et « chez tous les marchands de nouveautés des quatre parties du monde » ! avec cette épigraphe :

« Jésus Christ fut envoyé sur la terre par Dieu le Père afin de laver le genre humain de ses péchés ; j'ai lieu de croire que je suis destiné à détruire les ennemis du Très-Haut. » Il adjure d'abord les empereurs, rois, etc., de donner leur appui à sa croisade contre les Farfadets.

« Sires, pères des peuples, qui représentez sur la terre le Dieu de paix et de consolation qui est dans le ciel, réunissez vos efforts aux miens pour détruire l'influence des démons, sorciers et farfadets qui désolent les habitants de vos Etats. Vous voyez à vos pieds le plus infortuné des hommes ; les tourments auxquels je suis en butte depuis près de vingt-trois ans sont les plus beaux titres que je puisse avoir à un de vos regards paternels.

« Ah ! il y a déjà longtemps que les persécutions diaboliques des Farfadets auraient eu un terme sur la terre, si quelqu'un de vos sujets avait eu le courage de vous les dévoiler. C'est pour les démasquer que je vous dédie mon ouvrage ; vous ne serez pas insensibles à mes tourments ; vous les ferez cesser dès qu'ils vous seront connus. »

Berbiguier avait grande confiance dans le résultat de cet appel aux souverains d'Europe : « Non, je ne suis pas fou, dit-il plus loin, dans sa préface, en s'adressant à ses ennemis les Farfadets ; les souverains de la terre vous l'apprendront bientôt ; ils vous puniront, et moi je vais vous confondre. »

Les farfadets ne le menaçaient pas seulement de la camisole de force, ils le menaçaient de la police correctionnelle.

« J'ai cru, dans l'intérêt de ma cause devoir désigner nominativement les plus cruels de mes ennemis. Les Pinel (1), les Moreau, les Prieur, les Chaix, les Vaudeval, et tous ceux qui m'ont fait endurer les plus cruelles souffrances sont les premiers farfadets du royaume. Lorsqu'ils seront connus de tous les souverains ils ne sauront plus où reposer leurs têtes criminelles. Les cruels ! ils m'ont bien persécuté ! Et c'est toujours sous le prétexte de n'agir que pour mon bien qu'ils m'ont agité. Quand ils se présentaient devant moi sous leurs formes humaines, on les aurait pris pour les plus honnêtes gens du monde ; mais c'est lorsqu'ils se sont introduits invisiblement chez moi pour me faire souffrir qu'ils ont été les dignes agents de l'infâme Belzébuth, dont ils forment le corps secret et d'élite. Ils tremblent, maintenant qu'ils sont certains d'une résolution ! Ils ont voulu par tous les moyens possibles m'empêcher de faire imprimer mon ouvrage. Ils m'ont fait menacer par l'infâme Chaix de me traduire devant le Tribunal de police correctionnelle comme calomniateur ; mais la preuve des faits que je cite contre eux sera bien facile à faire, ils viendront eux-mêmes l'administrer. Pendant le jugement, ils s'introduiront dans les narines, dans les oreilles de mes juges ; ils leur piqueront les jambes, ils se cacheront dans les manches de leurs robes, ils se glisseront dessous leurs bonnets carrés... La connaissance que j'ai de leurs projets les détournera de la voie juridique. D'ailleurs, lorsque j'injurie mes ennemis et que je leur donne les épithètes d'infâmes, de coquins, etc., je ne prétends pas attaquer leurs qualités personnelles comme individus, mais bien leur méchanceté comme farfadets métamorphosés ».

Ainsi donc dans le passé fumeux de ce pauvre homme, si manifestement atteint du délire de la persécution, les farfadets sont des hommes, des hommes méchants qui ont fait pacte avec le diable pour le représenter sur la terre et exécuter ses volontés ; en échange ils en reçoivent des pouvoirs prodigieux. Leur abord avec leurs victimes est insinuant :

« D'abord, ils cherchent à faire connaissance avec les personnes qu'ils veulent persécuter. Ils ont les dehors trompeurs, ils affectent la politesse la plus raffinée, ils leur font mille protestations d'amitié, se servent des expressions les plus flatteuses ; ils font même quelquefois des sacrifices pour pouvoir s'introduire dans leur maison ; mais une fois qu'ils y sont entrés et qu'ils ont pris connaissance des lieux et du caractère de leurs victimes, ils agissent d'après leurs pouvoirs.

« C'est par eux que nous viennent tous les maux qui désolent l'humanité ; ils ne se plaisent que dans les désastres, ils fomentent le mal et empêchent le bien. C'est par l'orgueil et l'ambition qu'ils réduisent la plupart des hommes ; ils désunissent les familles, ils suscitent les guerres, ils empoisonnent le lait d'une mère qui nourrit son enfant ; ils attisent la férocité du soldat et font naître les tempêtes pour faire naufrager les vaisseaux qui sont sur la mer ; ils procurent des inondations lorsque la terre aurait besoin des rayons vivifiants du soleil ; ils rendent ses rayons plus brûlants que dans la zone torride lorsque la sécheresse désole nos guérêts ; ils font augmenter le prix des comestibles pour rendre le peuple malheureux et l'exciter à la révolte... En d'autres occasions, ils font

(1) Le médecin de la Salpêtrière.

du mal sans faire peur : sous le nom d'insectes, nuitamment... et sous celui de succubes...

« Ils persécutent les animaux qu'on appelle domestiques. Les chevaux, les bœufs, les ânes, les chiens, les chats, les écureuils, les coqs, les poules, les canards sont en butte à leur cruauté ; ils se nichent dans les poils des uns et dans les plumes des autres ; ils se métamorphosent en puces, en poux ; ils prennent la figure qui leur convient le mieux pour exécuter leurs projets. Pendant le jour, ils sont dans le chapeau, sur le corps, dans la manche de l'habit, dans le poil des vêtements, dans les souliers des malheureux qu'ils persécutent. La nuit, ils se placent dans leur lit, ils s'insinuent dans leurs oreilles, dans leurs narines... Quand on cherche à les chasser, ils voltigent au-dessus de la main qui voudrait les frapper ; enfin, en pactisant avec le démon, celui-ci met tous les éléments à leur disposition. Il serait trop long, dans ce chapitre, d'énumérer tous leurs pouvoirs ; on en aura une idée lorsqu'on aura pris connaissance de tout ce qui m'est arrivé et m'arrive journellement. »

Je dis comme Berbiguier, il serait trop long dans ce chapitre, et je remets au prochain de raconter comment il tomba au pouvoir des Farfadets pour avoir commis l'imprudence de se faire tirer les cartes, en 1796, par une femme nommée la Mansothe, en Avignon.

GEORGE MALET.

SOCIÉTÉ
DE
L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

*Les actionnaires de la Société de l'*Echo du Merveilleux *sont convoqués en Assemblée générale ordinaire pour le mardi 1er août 1905, à trois heures de relevée, au Siège social, 28, rue Bergère, à Paris.*

Ordre du jour :

1° Rapport du Conseil d'Administration sur les opérations sociales de l'exercice 1904-1905 ;

2° Rapport du commissaire-censeur ;

3° Approbation, s'il y a lieu, des comptes et fixation du dividende ;

4° Nomination d'administrateurs ;

5° Nomination d'un commissaire-censeur pour l'exercices 1905-1906.

Ont droit de prendre part à l'Assemblée Générale tous les actionnaires possédant au moins une action.

LES GRANDS VISIONNAIRES

PASTEUR

On pourrait croire, à première vue, que certaines sciences, — la chimie et la science expérimentales surtout, — en fouillant de leurs rayons lumineux les plus profonds arcanes de la Nature, tendraient à limiter de plus en plus et à détruire même complètement le *Merveilleux*. C'est tout le contraire qui arrive. Plus, en effet, les secrets cachés de l'Univers se révèlent aux yeux de l'humanité éblouie, plus le *Merveilleux* augmente, plus son pouvoir s'accroît, plus son mystère s'agrandit. On a bien créé, en ces derniers temps, toute une science nouvelle, — la science de l'invisible, — avec les rayons Rœntgen, les rayons Becquerel, la lumière noire, etc. Mais l'on sait la surprise, qui n'est pas encore affaiblie, de tout le monde savant, devant la découverte du radium, ce corps mystérieux qui ne contiendrait rien moins en soi que le principe de l'énergie et de la vie. John Butler Burke, directeur du Laboratoire de Cavendish vient même de remettre en question tout le thème de la génération spontanée avec le radium : ainsi, en exposant à l'action du radium une solution de gélatine de bœuf, Burke est arrivé à un résultat surprenant, car le radium avait modifié les fragments chimiques de ce corps, et, selon lui, avait produit spontanément de la vie.

Les résultats ne sont pas absolument convaincants ; mais ils rappellent l'attention sur les travaux et les découvertes des grands précurseurs, sur Pasteur surtout, qui, par une intuition géniale, par une vision aiguë est arrivé à montrer, pour ainsi dire, le visible dans l'invisible et qui a pu définitivement capter la vie elle-même à l'extrême limite concevable de l'infiniment petit.

Pasteur est, en effet, le voyant convaincu et le documentateur peut-être définitif de ce monde mystérieux qui a ouvert un tel horizon sur les causes mêmes de la vie, que l'esprit le moins habitué aux abstractions, en est, malgré lui, tout pénétré de clarté.

Evoquer la vie de ce grand homme, c'est évoquer en même temps les troublants problèmes de la constitution et de l'origine des choses : dissymétrie moléculaire, génération spontanée, qui ont rempli de leurs discussions la dernière moitié du XIXe siècle. Et, chose curieuse, c'est qu'après une telle évolution de la science Pasteur, comme tous les savants dignes de ce nom, semble se rattacher directement à l'occultisme et à la science hermétique par son intuition à tout ramener à l'unité de la substance. Ainsi s'affirme à nouveau, à des millénaires de distance, la grande

loi, la loi suprême de la *Table d'émeraude* qu'Hermès énonçait à ses adeptes dans les initiations mystérieuses des vieux temples d'Egypte :

« Il est vrai, il est certain, il est réel : que ce qui « est en bas est comme ce qui est en haut. Et ce qui « est en haut comme ce qui est en bas : pour l'accom- « plissement des merveilles de la chose unique ».

Pasteur prouva, mieux que tout autre, que « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut comme ce qui est en bas » : c'est le visionnaire le plus clairvoyant de l'infiniment petit.

Sa jeunesse est des plus simples. Il naquit à Arbois, en 1822, d'une famille d'ouvriers — son père était tanneur ; — et, jusqu'à l'âge du collège, rien dans ses aptitudes, ne pouvait faire soupçonner sa gloire future. Même — qui le croirait ? — à son examen du baccalauréat des sciences, il n'obtint, pour la chimie, que la note « médiocre ». Mais il avait une forte volonté et une grande puissance de travail. Il fut reçu à l'Ecole normale ; et, tout de suite, son esprit s'applique à approfondir de grands problèmes de chimie dont l'un, sur la solution de l'acide paratartrique ou racémique, restait inachevé. Dès lors, plus de repos jusqu'à ce qu'il ait définitivement trouvé. Il constate d'abord ce qu'on appelle une hémiédrie dans les facettes des cristaux de l'acide tartrique. Il n'en est pas de même dans ceux de l'acide paratartrique dont les facettes s'inclinent, tantôt à droite, tantôt à gauche : ainsi, en plaçant un cristal de cet acide devant une glace, l'image, à l'exemple des mains, n'est pas superposable. Le jour où il en fit l'analyse et la synthèse définitives, Pasteur eut la vision très nette de ce qui allait se produire. Il se pencha sur l'appareil, et, comme Archimède, il s'écria : « Tout est trouvé ! » La constitution mystérieuse de l'acide racémique était découverte.

Et, plus tard, il pouvait dire à son père : « Voilà ce fameux acide racémique — que j'ai été cherché jusqu'à Vienne — préparé artificiellement à l'aide de 'acide tartrique. J'ai cru longtemps cette transformation impossible. Cette découverte a des conséquences incalculables ».

Puis, synthétisant les résultats de ces hautes spéculations sur ce qu'il nomma la dissymétrie moléculaire, il écrivit un jour avec l'enthousiasme du voyant : « L'Univers est un ensemble dissymétrique. Je suis porté à croire que la vie, telle qu'elle se manifeste à nous, doit être fonction de la dissymétrie de l'Univers ou des conséquences qu'elle entraîne. L'Univers est dissymétrique, car on placerait devant une glace l'ensemble des corps qui composent le système solaire se mouvant de leurs mouvements propres, que l'on aurait dans la glace une image non superposable à la réalité. Le mouvement même de la lumière solaire est dissymétrique. Jamais un rayon lumineux ne frappe en ligne droite et au repos la feuille où la vie végétale crée la matière organique. Le magnétisme terrestre, l'opposition qui existe entre les pôles boréal et austral dans un aimant, celle que nous offrent les deux électricités positive et négative ne sont que des résultats d'actions et de mouvements dissymétriques. »

Mme Pasteur écrivait elle-même à cette époque : « Louis se préoccupe toujours un peu trop de ses expériences. Vous savez que celles qu'il entreprend cette année doivent nous donner, si elles réussissent, un Newton ou un Galilée. »

Mais la vision de Pasteur fut alors dirigée vers d'autres études, en particulier sur celles des fermentations, « qui, disait-il, ont un grand intérêt par leur liaison avec l'impénétrable mystère de la vie ou de la mort », et il se proposait de résoudre « sans la moindre confusion la question de la génération spontanée. »

On sait la lutte mémorable qui fut soutenue alors entre Pasteur et les partisans irréductibles de cette hypothèse purement matérialiste : Pouchet, Joly, Musset et Bastian. Pouchet prétendait « que l'on pouvait faire naître des animalcules et des plantes dans un milieu absolument privé d'air atmosphérique et dans lequel celui-ci n'avait pu apporter aucun germe d'êtres organisés. » Joly déclarait « qu'il n'entendait pas une création faite de rien, mais la production d'un être organisé nouveau, dénué de parents et dont les éléments primordiaux sont tirés de la matière organisée ambiante. » Pasteur, lui, s'aperçut, dans un éclair de génie, que ce qu'on avait cru jusqu'alors le résultat d'une combinaison chimique était, en réalité, un acte vital. En cultivant, dans un milieu approprié, la substance grisâtre qu'il avait remarquée dans la fermentation lactique, il obtint une fermentation nouvelle dans laquelle il distingua de petits animalcules organisés, ce qui lui fit démontrer « que les fermentations lactiques sont des métamorphoses chimiques provoquées par la présence d'êtres microscopiques qui se développent et se multiplient aux dépens de certains éléments du milieu fermentescible. » Le premier pas était fait dans la vision de l'infiniment petit. La fermentation alcoolique, non seulement confirma ces conclusions, mais fit découvrir à Pasteur un autre vibrion : le vibrion butyrique, différent du vibrion lactique, en ce sens que celui-ci a besoin d'air pour vivre et que celui-là n'en a pas

besoin pour se développer. D'où la division établie alors, pour ces organismes microscopiques, en *aérobies* et en *anaérobies*.

Pasteur touchait donc aux éléments mêmes de la vie et de la mort. Mais adhérait-il davantage à l'hypothèse de la génération spontanée? Bien au contraire. En contradiction de principe avec ses partisans, il voulait s'appuyer uniquement sur des faits, et il admit l'hypothèse différente que tous les germes, quels qu'ils soient, qui activent la fermentation, étaient contenus dans l'air atmosphérique. « Il y a dans l'air, disait-il, des corpuscules organisés. Sont-ce des germes féconds de productions végétales ou d'infusions? Cette intuition l'amena à arrêter ces êtres au passage. Il avait écrit à Pouchet : « Qu'y a-t-il dans l'air qui provoque l'organisation? Sont-ce des germes ? Est-ce un corps solide ? Est-ce un gaz ? Est-ce un fluide ? Est-ce un principe, tel que l'ozone ? Tout cela est inconnu et invite à l'expérience. » Et, après une année d'études, il affirmait : « Gaz, fluides, électricité, magnétisme, ozone, choses connues ou choses occultes, il n'y a quoi que ce soit, dans l'air, hormis les germes qu'il charrie, qui soit une condition de la vie. » Il prouva d'ailleurs que plus on s'élève dans l'air, moins on trouve de germes, et que même à une certaine altitude, il y en a une absence totale. Ses expériences, à Arbois d'abord, puis sur le mont Poupet, près de Salins, et enfin jusque sur le glacier de Montanvert, dans les Alpes, donnèrent des résultats définitifs.

Il avait, à lui seul, résolu ce troublant problème ; et, quelques années plus tard, dans une conférence restée célèbre, il pouvait s'écrier avec toute la foi d'un esprit qui a touché ce qui veut faire toucher aux autres la vérité :

« Et moi aussi, pourrais-je dire en vous montrant ce liquide, j'ai pris dans l'immensité de la création ma goutte d'eau, et je l'ai prise toute pleine de la gelée féconde, c'est-à-dire, pour parler le langage de la science, toute pleine des éléments appropriés au développement des êtres inférieurs. Et j'attends, et j'observe, et je l'interroge, et je lui demande de vouloir bien recommencer pour moi la primitive création. Ce serait un si beau spectacle ! Mais elle est muette ! Elle est muette, depuis plusieurs années que ces expériences sont commencées. Ah ! c'est que j'ai éloigné d'elle la seule chose qu'il n'ait pas été donné à l'homme de produire ; j'ai éloigné d'elle les germes qui flottent dans l'air; j'ai éloigné d'elle la vie, car la vie, c'est le germe, et le germe, c'est la vie : »

Tout savant, arrivé à cette hauteur de vues et à ces spéculations géniales, pourrait s'enorgueillir. Chez Pasteur, rien de pareil : c'est la simplicité du génie mise au service de la vérité ; c'est la vision d'un profond esprit qui, infatigablement, est en lutte avec l'absolu, pour entrer le plus avant possible, dans les secrets mystérieux de la nature ; c'est aussi et surtout la bonté d'un homme cherchant tout de suite une application de ses découvertes pour être utile à ses semblables et pour les soulager, car, déjà, quand il commençait ses travaux sur la fermentation, il émettait ce vœu : « Ce qu'il y aurait de plus désirable, ce serait de conduire plus loin ces études pour préparer la voie à une recherche sérieuse de l'origine des diverses maladies. »

Comme s'il avait eu, en réalité, la vision de tout le bien qu'il était appelé à faire dans l'avenir, c'est cette idée humanitaire qui prévalut. Après ses belles études sur la fermentation alcoolique, il rechercha la cause de la maladie des vins, et, tout de suite, la façon d'y remédier ; il en fut de même pour le vinaigre; et, en synthétisant encore, il en arriva à cette conclusion que chaque maladie est sous la dépendance d'un microbe qui altère, par son pullulement, aussi bien les éléments d'un liquide que l'économie d'un être animé.

La France et le monde entier retentissaient de sa gloire. Survint alors, dans le midi, la grande épidémie des vers à soie. Pasteur fut envoyé sur les lieux. Il tâtonna longtemps sans découvrir la cause de cette maladie qui faisait tant de ravages, et il dépensa toute son ardeur, toute son intelligence et toutes ses forces physiques mêmes pour arriver enfin à ce résultat.

Cependant, il est des bornes à l'activité et au génie humains. Pasteur, brusquement tomba malade, terrassé, atteint par une hémiplégie, et son cerveau si lumineux, si fécondant et si débordant d'activité fut soudain enveloppé des ténèbres de la mort. Heureusement, la vie était résistante, et le mal céda. Dans les premiers moments d'angoisse, il put dire : « Je regrette de mourir, j'aurais voulu rendre plus de services à mon pays ! » Et, quelques jours après, un mieux relatif s'étant produit, il faisait déjà des projets d'avenir : « J'ai tant à faire encore, disait-il, en parlant de ses études sur les fermentations et les maladies contagieuses : il y a là tout un monde à révéler ! »

Sa convalescence dura près de deux ans, et elle fut encore retardée par la guerre de 1870 qui lui arracha, on s'en souvient, de tels cris de désespoir et de fierté. Mais la guerre cessa, et le cerveau de Pasteur, après sa lésion, reprit plus de vigueur et plus de lucidité que jamais. Chose merveilleuse ! on aurait dit même que, dans ce cerveau malade, toute une nouvelle floraison d'idées géniales et de vivifiantes clartés

avait surgi pour s'épanouir définitivement en pleine gloire.

C'est alors qu'il aborda l'étude des virus-ferments, et la série de ses découvertes fut désormais, et coup sur coup, un acheminement constant vers le triomphe : le *charbon*, le *septicémie*, le *choléra des poules*, le *rouget des porcs*, et enfin *la rage* : autant de questions creusées, autant de vérités résolues, autant de succès définitifs pour la prophylaxie et la guérison de ces cruelles maladies épidémiques.

Pasteur avait conquis l'immortalité et sa mort, en 1895, fut un deuil national.

En résumé, Pasteur est un voyant génial dont l'œuvre se synthétise par ces belles paroles qui pourraient servir de corollaire à la loi de la *Table d'émeraude :*

« Le premier regard de l'homme jeté sur l'Univers n'y découvre que variété, diversité, multiplicité des phénomènes. Que ce regard soit illuminé par la science — par la science qui rapproche l'homme de Dieu, — et la simplicité et l'unité brillent de toutes parts. »

C'est aussi un croyant sincère. Il dit un jour à un de ses contradicteurs :

« En bonne philosophie, le nom de cause doit être réservé à la seule divine impulsion qui a créé l'univers. Et en face de ces grands problèmes — du commencement et de la fin de toutes choses — il n'y a que deux états pour l'esprit : la foi à une solution donnée par une révélation directe et le tourment de l'âme s'exprimant par un silence absolu, ou, ce qui revient au même, par l'aveu de son impuissance à rien pénétrer. ».

Ne croirait on pas entendre Pascal, en proie aux affres du vide et du mystère ?

Mais définitivement, il voit le but ; définitivement, il affirme, et sa vision s'étend, et son cœur s'élargit.

« Heureux, dit-il, celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit ! Idéal de l'art, idéal de la Science, idéal de la Patrie, idéal des vertus de l'Evangile ! »

C'est la fin éloquente de son discours à l'Académie, qui résume si bien l'histoire lumineuse de sa pensée ; et cela devint plus tard, au-dessous de la croix — quoi de plus grand pour un visionnaire de l'Infini ? — l'épitaphe immortelle de sa tombe.

EMILE MARIOTTE.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Echo du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

L'APPARITION DE BESSE-EN-OISANS

MONSIEUR GASTON MERY,

A propos des révélations et des prophéties relatives à la destruction de Paris ou aux malheurs de la France, que vous avez publiées dans votre *Echo du Merveilleux*, permettez-moi de vous signaler un fait qui a eu quelque retentissement, il y a quelque vingt ans, dans un petit coin du département de l'Isère, et qui, à mon sens, n'a pas été suffisamment connu ailleurs. Il s'agirait d'une apparition de la Sainte-Vierge à un paysan incrédule.

Il existe dans le département de l'Isère une petite commune, Besse-en-Oisans (canton de Bourg-d'Oisans). C'est un village perdu au milieu de montagnes couvertes de prairies exclusivement, qui lui font un décor assez ressemblant à celui de la Salette. Au mois de septembre de l'année 1886, un paysan de l'endroit, nommé Hustache, prétendit avoir vu la Sainte-Vierge. Le récit qu'il fit (et dont je vous envoie copie ci-joint) excita la curiosité des habitants de Besse et des alentours. Etant originaire de Bourg-d'Oisans, je me souviens assez, malgré mon jeune âge au moment des faits, du bruit qui firent ces événements. Beaucoup de personnes se rendirent à Besse et de là, au hameau où eut lieu l'apparition. On y éleva même un oratoire. J'ai entendu le voyant raconter les faits, et la copie que je vous transmets est faite d'après une copie que je possède, laquelle est la reproduction intégrale d'un écrit original du voyant, car non-seulement il raconta, mais il écrivit son récit. Le voici ; j'y souligne quelques passages relatifs aux événements que tous nous redoutons.

Je rétablis la bonne orthographe et la ponctuation, mais *je conserve le style simple et naïf* du récit.

Le 11 septembre de l'année 1886

J'arrivais de couper du blé vers les neuf heures du matin, dans un hameau qu'on appelle *Cuchet* ; en arrivant tout près de ma maison (le voyant qui avait une maison à Besse, en avait une aussi au hameau de Cuchet, j'aperçois une femme assise sur le banc, devant la porte, et, en la voyant, il me semblait pas une femme en vie ; ça me donne une grande frayeur ; je m'en retournais, et elle, en me voyant, elle m'appelle. « Approchez-vous, elle dit, je ne suis pas ici pour vous épouvanter. » Je m'approche d'elle et je lui dis que je voulais aller boire, et elle me demande s'il y avait personne dans ce hameau et où était l'eau. Je lui réponds : non, il y a personne ici et l'eau est là dernier (derrière). Elle me dit : « Asseyez-vous un petit moment, vous irez boire tout à l'heure ». Et elle me dit : « Vous portez un bâton, avez-vous mal à la jambe ? » — Je lui réponds : « Oui, madame, il y a deux ans que j'y ai mal, et ça ne veut pas se guérir ». — Mais

elle me dit : « J'ai entendu dire qu'il se fait des miracles à la Salette, n'y avez-vous rien été ? » — Je lui réponds : « Non, madame. Pour la Salette, je n'y crois pas, je n'y ai pas la foi. » — Elle me répondit : « Il faut avoir la foi, car sans la foi, nous ne pouvons être sauvés ; pour moi, elle me dit, je le crois bien, car il y a rien d'impossible à Dieu. Il fait tout par sa toute puissance. Il nous faut pas vivre en incrédules, car si nous n'avons pas la foi, nous ne pouvons pas nous sauver ». Mais elle me dit : « J'ai entendu dire que votre prêtre devait avoir une grande foi pour la Salette ; il doit y avoir été avec un grand nombre de ses paroissiens ». — Je lui réponds : « Oui, madame, vous vous trompez pas, il y a été deux fois avec un assez grand nombre de gens du pays. — Mais je lui dis : J'ai pas entendu dire qu'il se soit fait bien des miracles ; pour moi je ne crois pas que la Sainte Vierge vienne sur la terre ». — Elle me répondit : « Il faut que nous le croyons, *car elle a apparu à la Salette pour faire convertir tout son peuple, et faire pénitence, et je vois que partout où je vais, j'entends que jurements et autres choses ; je crois que le Bon Dieu sera forcé de vous punir sans tarder* ; on a fait un jubilé pour apaiser un peu tout le mal qui se commet dans le monde, mais je vois que le mal ne fait qu'augmenter de plus fort, et vous autres, dans les montagnes, elle me dit, vous devez avoir encore un peu de foi ». — Je lui réponds : « Ici, c'est comme partout, la foi est bien faible ». — « Vous devez, elle me dit, avoir tous fait votre jubilé et vos pâques ». — Je lui réponds : « Ici, il y a en a un grand nombre qui l'ont fait, mais il en reste toujours qui le font pas, et s'ils avaient tous fait comme moi, qui n'ai fait ni jubilé, ni pâques, personne ne les aurait fait ». — Et elle me répond : « Ah ! mon ami, il vous faut pas négliger notre devoir de Pâques, car Dieu nous le commande, et il faut bien observer les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise ». — Mais je lui réponds : « Ceux de l'Eglise, ce sont les hommes qui les ont faits, nous n'avons pas besoin de les observer tant » Et elle me répond : « Ah ! mon ami, il faut tout bien observer, car j'ai toujours entendu dire que Dieu avait donné le pouvoir à ses apôtres de faire et défaire sur la terre, que ça serait fait dans le ciel. Il nous faut croire à toutes ces vérités, si nous voulons être sauvés des peines terribles de l'autre monde ». Mais je lui réponds : « Le bon Dieu fera bien ce qu'il voudra de nous autres, il nous a pas créés pour nous perdre. » — Elle me répond : « Ah ! mon ami, si nous ne faisons rien pour nous sauver, Dieu nous sauvera pas tout seul. Il nous faut pas vivre en incrédules, il faut bien prier soir et matin. Si nous pouvons pas prier longtemps, faire au moins une petite prière, faite avec grande foi et confiance en Dieu ». Après elle dit : « Il y a à penser que vous avez eu une bonne récolte cette année. » — Oui, je lui réponds, le monde se plaint pas ; il y aura pas bien des pommes de terre. » — Elle répond : « Il faut bien nous contenter de ce que Dieu nous donne ; nous devrions bien le prier, car dans ce moment, on a besoin de prier ; les personnes pieuses et tous les chrétiens devraient redoubler de prières, car on voit la jeunesse corrompue dans le vice, très mal instruite ; on voit, en beaucoup d'endroits dans les écoles, on enseigne les enfants sans religion ; oh ! quel malheur pour un père et une mère, qui seront la cause de ce mal. Je crois, elle dit, que le bon Dieu, les punira en ce monde et bien plus en l'autre. On travaille le dimanche ; on voit en beaucoup de pays les hommes travailler le dimanche, et manquer la messe. Ah ! quel malheur ! ça attire sur nous autres les châtiments de Dieu terribles en ce monde, et après leur mort une éternité de souffrances. On voit dans des pays que l'on se confesse jamais, et, cependant, elle me dit, la confession, c'est la chose la plus nécessaire pour nous sauver ; nous confesser les hommes les grandes fêtes de l'année. » — Je lui réponds : « Pour quant à moi je me confesse pas à Pâques. Je vais pas me confesser les grandes fêtes. » — Et elle me répond : « Ah ! mon ami, si nous voulons que Dieu nous pardonne du mal que nous commettons, il faut fréquenter les sacrements quelquefois. »

Après elle continuait toujours de dire ; moi, je tourne la tête de l'autre côté et je reviens pour la regarder. Je la vois levée devant moi, toute changée, car auparavant, elle avait une robe bleue et un bonnet blanc, et nous avions toujours parlé en passant, et elle, sans se faire connaître. Mais elle a bien changé ; levée contre moi, elle avait une belle robe blanche, très brillante, et une couronne sur la tête, très brillante ; quand je l'ai vue tant belle, j'ai fait un effort pour me lever droit, mais la grande frayeur m'a pris. J'ai que pu lire sur sa couronne, ces deux mots, ça disait : « Je suis la reine du Ciel et de la Terre » ; et je me suis recouché par terre. Après elle dit : « Mon enfant, vous ignorez pas que la Sainte Vierge a apparu à la Salette, comme elle vous apparaît devant vous. » Après, elle répète : « Mon enfant, vous ignorez pas que la Mère de Dieu vient sur la terre par la permission de son Fils, pour donner la lumière aux incrédules et faire conserver la foi aux bons chrétiens. » — Après elle dit : « Il va arriver un accident dans votre commune, sans tarder, pour justifier les vérités au peuple, que je vous dis. — Ensuite, elle dit : « *Je suis envoyée de mon Fils pour avertir mon peuple, qu'il se convertisse et qu'il fasse pénitence, pour épargner le grand châtiment, que mon Fils prépare pour punir tout mon peuple de leurs crimes, car ce sera un fléau que de la vie, il en n'aura apparu de pareil, et malheur aux impies et aux incrédules.* » Après elle dit plus rien à côté de la porte, elle part du côté de la fontaine, et moi, la grande frayeur que j'avais, je reste encore un petit moment après elle ; car je la voyais qui marchait par l'air environ à dix centimètres de terre et je ne voyais ni pieds, ni remuer pour marcher. Je pars aussi après elle du côté de la fontaine, elle s'assied dessus une pierre qui est un tuf et moi, il y avait encore environ dix mètres avant d'arriver auprès d'elle, car je n'osai pas approcher vers cette belle clarté. Je me couche par terre, et elle en me voyant par terre, elle m'appelle : « Mon enfant, approchez-vous, n'ayez pas crainte ; vous avez parlé de venir boire. » Je m'approche de la fontaine et je ne disais rien, et elle me dit : « *Mon enfant, faites-bien attention aux paroles que je vais vous dire ici, et elle dit : Oh ! peuples français que vous êtes malheureux ! Dans le temps, vous vous faisiez respecter par vos vertus, et aujourd'hui, par rapport à vos crimes, je serai forcée de vous abandonner et de laisser tomber la vengeance de mon fils sur vous autres ; et malheur aux impies et aux incrédules.* » Après elle dit : *Il y aura grande guerre*

en France et grande persécution dans l'Eglise chrétienne ; on va attaquer ses ministres et tous les bons chrétiens, mais ça ne durera pas longtemps. » Ensuite, elle dit : « Mon enfant *dites ce que je vous ai dit ici, à la fontaine, au ministre de mon Fils et dites ce que vous avez vu et entendu au peuple et mettez en pratique* et en mémoire *tous les discours* que je vous ai dits à côté de votre porte, car ils viennent de mon fils. Faites-les passer à tout mon peuple, afin qu'il les mette en pratique et qu'il se convertisse. » — Après elle se lève, fait le tour de la fontaine pour la bénir, ensuite elle se lève doucement dans les airs. J'ai vu sa personne en haut environ à 20 mètres. Voilà toutes les vérités que notre bonne (mère) m'a dites et *elle a dit de dire au peuple que tous les malheurs qu'elle a dits doivent arriver vers la fin du siècle ou commencement de l'autre.*

HUSTACHE FRANÇOIS

Le malheur prédit était un incendie qui a éclaté on ne sait comment, il n'y a eu qu'une maison de brûlée, malgré les ouvertures pleines de foin qui étaient à côté ; c'était un aubergiste qui donnait à boire à la jeunesse pendant la grand'messe.

Mais quel crédit faut-il accorder au récit du paysan dauphinois ? Naturellement, comme pour toutes les apparitions, ce n'est pas à nous à décider. Et je me garderai bien d'entrer dans une discussion à ce sujet. Ce que je puis dire, c'est que le plus grand nombre des habitants de Besse a cru à l'apparition et qu'il a pris alors en aversion le curé de l'endroit qui faisait une trop forte opposition. Du reste, des manifestations, paraît-il, suivirent. Là-dessus, mes souvenirs ne sont plus assez précis. Cependant, comme mes parents avaient alors à leur service une domestique originaire de Besse, j'ai su par elle beaucoup de choses. Le 19 septembre, jour anniversaire de l'apparition de la Salette, les paysans de Besse faisaient une procession au lieu de l'apparition ; il y eut, paraît-il, des lumières vues d'un grand nombre, et beaucoup d'autres faits merveilleux. Je ne puis m'étendre là-dessus, n'ayant aucun fait précis dans ma mémoire. Mais beaucoup de personnes de Besse pourraient avoir là-dessus des choses intéressantes à dire.

Quant au voyant, qui était incrédule, on le vit d'une piété remarquable, après son récit. Jusque-là, il avait eu besoin d'un bâton pour marcher, et depuis, il ne s'en servait plus. L'accident prédit, et qui arriva...tout cela était de notoriété publique. Le paysan en question, du reste, paraissait absolument de bonne foi, il est mort depuis quelques années.

Quelle fut l'attitude du clergé ? Je vous ai déjà dit que le curé de l'endroit fit une forte opposition, naturellement. Mais voici ce qu'en écrivait à un de mes parents, l'archiprêtre du Bourg-d'Oisans, homme très savant et très prudent, lequel est mort aujourd'hui :

« L'apparition de Besse me paraît quelque chose de sérieux ; elle a fait du bruit d'abord. En ce moment, on en parle moins et comme on a fait à Lourdes, lors des premières apparitions, nous nous tenons à l'écart en attendant que la question devienne plus claire. La Sainte-Vierge se serait montrée à un paysan de cinquante ans ; elle lui aurait reproché son peu de foi et sa conduite peu chrétienne... Le voyant ne devait rien révéler avant le 19 septembre, huit jours après cette apparition, et à son curé d'abord. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme qui ne paraissait pas à l'église, a fait ses pâques le jour de N.-D. de la Salette et depuis il va à la messe, même pendant la semaine et communie souvent »...

L'évêché s'en occupe-t il ? Il me semble me souvenir qu'il le fit discrètement. Mais là encore mes souvenirs sont trop peu précis.

Mon but, en vous envoyant le récit de cette apparition, n'est donc pas de vouloir ressusciter une vieille histoire, mais, comme on ne s'est jamais prononcé sur cette affaire il me semble que le fait a été très peu divulgué. Si vous jugez à propos de lui accorder la publicité de votre revue, je vous remercie d'avance.

Agréez, Monsieur, mes meilleures salutations.

J. V.

PETIT COURS D'ASTROLOGIE (1)

VII

ÉLÉMENTS D'HOROSCOPIE

D'après l'aperçu sur l'Astrologie qui a été exposé dans les articles précédents, on a pu voir que cette science peut se diviser en trois parties :

1° Astrologie spéculative ;
2° Astrologie expérimentale ;
3° Astrologie horoscopique.

La première recherche les lois, la seconde les analyse et les expérimente, la troisième se sert de ces lois et de ces expériences pour arriver à établir l'avenir d'un individu.

L'horoscopie tire son nom de ce principe d'astrologie expérimentale que *l'action des astres, laquelle est en harmonie avec leur nature et en proportion avec leur puissance, s'exerce au moment de la naissance d'un être avec une intensité telle qu'elle fixe la destinée.*

L'horoscopie, qui a été souvent prise pour l'astrolo-

(1) Voir les nos des 1er et 15 avril, 1er mai, 1er et 15 juin, 1er juillet 1905.

gie toute entière, a, de tout temps, intrigué les hommes et, de ce fait, a été fréquemment pratiquée par des gens sans grand savoir ni scrupule qui en ont tiré profit en trompant le public. Or, de même qu'on ne peut être astrologue sans être astronome et théosophe, on ne peut être horoscopiste sans être astrologue. Il en est résulté que ces faux savants ont embrouillé l'horoscopie et l'ont surchargée de pratiques inutiles.

Dresser un horoscope constitue un petit travail mathématique que toute personne un peu au courant de la cosmographie — c'est-à-dire tout bachelier ou breveté supérieur — sait faire. Il n'y a là aucun mystère Il s'agit simplement de faire une carte du Ciel par maisons astrologiques pour un lieu terrestre et une heure donnés.

Au surplus, voici comment on procède.

Soit M. X. né à Paris le 31 mars 1883 à 6 heures du matin.

Nous remarquons que le problème à trois données principales : le lieu, Paris, — la date, 31 mars 1883 — le temps, 6 heures matin. Ce sont les trois seules données nécessaires.

Le lieu se détermine par les coordonnées géographiques soit pour Paris : latitude nord 48°50′ et longitude 0° (puisque en France nous avons adopté pour méridien initial celui de Paris).

Nous ouvrons ensuite l'almanach que l'Observatoire vend chez l'éditeur Gauthier-Villars, plusieurs années d'avance, sous le nom de *Connaissance des Temps* ; nous ouvrons, naturellement, le volume pour 1883.

La première opération consiste à transformer le *temps* donné par l'acte de l'état *civil* en *temps astronomique*, — lequel se compte de midi à midi en 24 heures. La chose est simple : 6 heures matin civiles équivalent à 18 heures astronomiques. M. X. est donc né le 30 mars à 18 heures astronomiquement parlant, et ce sera cette date que nous prendrons sur la Connaissance des Temps.

La deuxième opération consiste à transformer le temps astronomique en *temps sidéral*. Prenant la connaissance des Temps à la table du Soleil, nous trouvons pour le 30 mars à midi un temps sidéral de 0 h. 30′ 6″ — ce qui exprime l'ascension droite du milieu du ciel pour midi. Nous ajoutons cette quantité à 18 h. et nous obtenons : 18 h. 30′ 6″, — ce qui est l'ascension droite (AR) du milieu du ciel pour le temps donné. On convertit ce chiffre en degrés en se basant sur ce que 1 heure = 15 degrés et on obtient 278° 15′, ce qui correspond au 8° du Capricorne.

Nous nous servons de ce milieu du ciel (MC) pour calculer chacune des maisons astrologiques et nous procédons de la façon suivante :

(MC + 30°) $\pm \frac{1}{3}$ différence ascentionnelle = A-R de la maison XI

(MC + 60°) $\pm \frac{2}{3}$ différence ascentionnelle = A-R de la maison XII

(MC + 90°) $\pm$ différence ascentionnelle = A-R de la maison I

(MC + 120°) $\pm \frac{2}{3}$ diff. ascentionnelle = A-R de la maison II

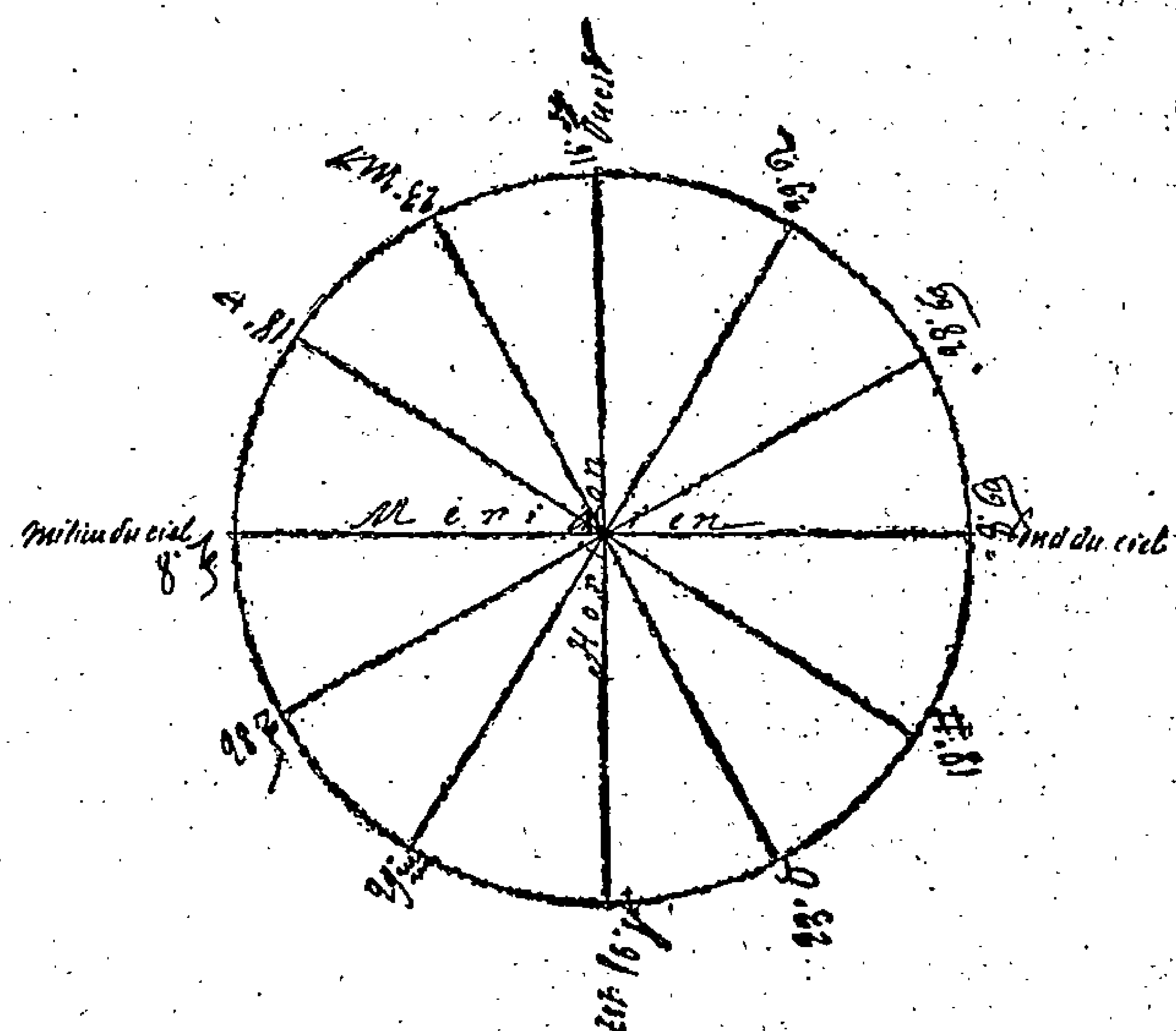
(MC + 150°) $\pm \frac{1}{3}$ diff. ascentionnelle = A-R de la maison III

Ce qui veut dire que à 278° 15′ nous ajouterons successivement 30, 60, 90, 120 et 150 degrés *plus ou moins* une quantité appelée *différence ascensionnelle* (1). Cette quantité s'obtient à l'aide d'une table dressée par l'astrologue du moyen âge Régiomontanus ou par un calcul trigonométrique dont la formule est : *tangente de la déclinaison du point sidéral trouvé (c'est-à-dire MC + 30 ou 60* etc.) × *tangente de la latitude du lieu terrestre* (à Paris 48° 50′ Nord).

Il suffit de calculer les maisons XI, XII, I, II, III, car en ajoutant 180° (la moitié du cercle) on a leurs opposées à chacune V, VI, VII, VIII, IX ; quant à la maison IV elle est de même opposée au Milieu du Ciel ou maison X.

On trace alors une circonférence sur le papier et on en divise le cercle en douze parties égales, soit en 12 maisons. A la tête de chacune de ces maisons — à l'extrémité de chacun des diamètres du cercle — en allant de gauche à droite on place les degrés du zodiaque (ou longitudes célestes) correspondant à chacune des ascensions droites trouvées.

Soit pour M. X... la figure suivante :



Dans chacune de ces maisons maintenant il faut placer les astres.

(1) La différence ascentionnelle s'ajoute pour tous les signes du Bélier à la Balance, elle se retranche de la Balance au Bélier.

La Connaissance des Temps donne pour ces dernières années la longitude céleste de chacun des astres du système solaire. Le travail est donc tout fait. On remarquera que cette longitude céleste n'est donnée que pour Paris et à midi Mais quand on a à dresser un horoscope pour un autre endroit que Paris, on peut toujours, en tenant compte de la différence de longitude terrestre, le dresser comme pour Paris ; et ensuite si on a une autre heure que celle de midi on peut négliger Neptune, Uranus, Saturne et Jupiter dont le mouvement est très lent et les porter au même degré qu'à midi. Pour la Lune la longitude céleste est donnée de six heures en six heures, — on peut donc à la rigueur la négliger aussi. Quant au Soleil il fait environ un degré en un jour, on peut se baser là-dessus. Restent Mercure, Vénus et Mars, on les calculera par approximation, en relevant leurs longitudes du jour précédent ou suivant, car leur marche apparente est très variable.

Cependant, si l'on tenait à une grande précision, il conviendrait de calculer la position exacte de chaque astre.

Quand la connaissance des Temps ne donne pas la longitude céleste des astres, les calculs sont plus longs car il faut transformer l'ascension droite et la déclinaison donnée en longitude céleste. On y arrive bien par un calcul trigonométrique, mais on peut se servir de tables dont l'approximation est suffisante, ou encore — ce qui est plus simple — d'une carte de la région zodiacale tracée en projection dite de Mercator.

Une fois que l'on a trouvé le degré du Zodiaque dans lequel chaque astre se trouve, on le porte sur le cercle précédemment tracé en regard du même degré sur le dit cercle. On sait alors dans quelles maisons les astres sont placés.

Les personnes qui ne tiennent pas à une grande exactitude et qui font de l'horoscopie comme passe-temps (la chose est bien permise à condition de ne pas prendre un simple amusement pour une expérience véritablement scientifique), peuvent évidemment se contenter de calculer les maisons sans tenir compte de la différence ascensionnelle et de placer les astres dans ces mêmes maisons sans s'inquiéter de leur degré de longitude céleste ; les calculs alors sont simplifiés. Mais un véritable astrologue ne peut et ne doit jamais agir ainsi : il doit, au contraire, travaillant une science précise, arriver à obtenir une précision réellement mathématique.

Les débutants seront peut-être surpris de deux choses : d'abord, on néglige généralement la latitude des astres, c'est que ceux-ci s'écartent fort peu de l'écliptique ; ensuite, les maisons ne paraissent pas toutes contenir exactement trente degrés chacune du zodiaque, cela tient principalement à l'inclinaison de l'axe terrestre.

Lorsque tous ces calculs sont faits et que l'horoscope est dressé on a alors, selon l'expression consacrée, *le thème généthliaque ou de nativité*. Il n'y a plus qu'à l'interpréter. Pour cela, une autre donnée est seulement nécessaire : le sexe de la personne dont on s'occupe.

PIERRE PIOBB.

NOTRE COURRIER

RÉPONSES

LES CARMÉLITES DE BLOIS

(Question posée dans le numéro du 1er juillet 1905)

Voici le passage qui les concerne dans la fameuse prophétie de ce nom. Il se trouve à la page 49 de la brochurette intitulée : *La Prophétie de Blois avec des éclaircissements*, par l'abbé RICHAUDEAU, chanoine honoraire, ancien professeur de théologie, aumônier des Ursulines de Blois. — Tours, Cattier, éditeur, 1870. — 1re édition.

« Ces pauvres Carmélites ! Leur fête ! Mais vous, ferez-vous la vôtre ? Quelle agitation ! quel trouble ! .. »

M. l'abbé Richaudeau fait suivre cette partie des prédictions de l'ancienne tourière Marianne du commentaire suivant :

« Cette année (1870) le 15 octobre, fête des Carmélites, on apprit que les Prussiens étaient entrés à Beaugency ; on regardait leur arrivée à Blois comme probable tous les jours suivants, qui se trouvaient être la 19e semaine après la Pentecôte, commençant le 16.

On craignait par conséquent de ne pas célébrer la fête de sainte Ursule (patronne de la communauté), qui tombait le vendredi de cette même semaine. Je note ces circonstances : cependant j'avoue que j'ai peine à voir là l'accomplissement de la prédiction. Je n'ai pas aperçu une grande agitation dans la ville, et le trouble a été à peu près nul au couvent.

« J'ajouterai que, d'après plusieurs anciennes copies, la mère Providence n'a pas su si l'émoi dont il est question a rapport aux événements publics ou concerne la communauté seule. »

La mère Providence qui vivait encore en 1870, n'était autre que Mlle de Leyrette, laquelle au mois d'août 1804, étant alors une grande pensionnaire de 26 ans, reçut les confidences prophétiques de la vieille sœur tourière des Ursulines, dans sa dernière maladie, afin d'en faire part aux religieuses, dont, lui disait elle « *vous serez plusieurs fois supérieure ; vous serez le soutien de la communauté.* »

Pour copie conforme : LÉO FRANC.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La brochure de la *prophétie de Blois*, que je possède, où se trouve la phrase concernant les Carmélites, a été achetée, en 1870, au moment de la guerre. C'est l'abbé Richaudeau,

alors aumônier des Ursulines du couvent de Blois, qui l'a publiée ; la religieuse confidente des prédictions de sœur Marianne vivait encore ; elle avait quatre-vingt douze ans.

Cette brochure fut éditée à Tours, par Cattier, en 1870.

C'est probablement la plus complète et la plus exacte des copies imprimées depuis la mort de sœur Marianne (1804) jusqu'en 1870.

Le but de l'abbé Richaudeau était de faire une réponse générale, aux nombreuses personnes qui écrivaient à l'époque de la guerre, aux religieuses de Blois, au sujet de cette prophétie. Il avait recueilli tout ce que les copies connues à Blois, ou à l'intérieur du couvent, présentaient de plus authentique.

Les prédictions accomplies sont numérotées et se suivent ; pour les autres non réalisées encore, c'est au hasard qu'on les rencontre dans les pages de la brochure.

La phrase relative aux Carmélites se trouve en haut de la *page 49*, après une longue digression de l'abbé. La voici textuellement ;

« Ces pauvres Carmélites ! Leur fête ! Mais vous, ferez-vous la vôtre ?

« Quel trouble ! Quelle agitation !

« C'est la dix neuvième semaine. » Une copie porte, ajoute l'aumônier : « C'est entre la dix-neuvième et la vingt-unième semaine après la Pentecôte. »

Cette prédiction s'est réalisée à la lettre, en 1901, entre la dix-neuvième et la vingt-unième semaine après la Pentecôte, dernière quinzaine des trois mois, accordés pour demander l autorisation au gouvernement. L'ordre des Carmélites ne voulut pas faire cette démarche, et le 3 octobre vit le dernier départ de ces pauvres religieuses pour l'étranger.

Leur fête, le jour de Sainte-Thérèse, 15 octobre, fut donc célébrée en exil.

L'extraordinaire accomplissement de cette prophétie d'une manière si précise, doit faire espérer qu'il en sera de même des autres prédites pour un temps rapproché.

La question : « Mais vous, ferez-vous la vôtre ? » s'adresse aux Ursulines de Blois. Elle doit se rapporter au départ des religieuses de cet ordre, dont presque tous les couvents ont été fermés, dernièrement. Celui de Blois a obtenu un délai, mais j'ai su qu'un liquidateur était allé inspecter le couvent.

Une autre phrase, dans cette brochure, paraît faire suite à la question citée plus haut ; on la trouve *page 37*, et l'alinéa porte le numéro 17.

Voici cette phrase :

« Vous serez vous-même sur le point de partir ; mais la première qui mettra le pied sur le seuil de la porte, dira : *Rentrons*, et vous rentrerez. On dira que vous êtes sorties, mais ce ne sera pas vrai. »

D'après ces lignes, il me semble, que ce couvent sera préservé du triste sort des autres. Ayant annoncé le départ des Carmélites, sœur Marianne aurait agi de même sans doute, pour les Ursulines, ce couvent, dont la destinée dans l'avenir, était sa préoccupation constante. En 1804, les autres de son ordre n'étaient peut-être pas encore réformés, comme le sien, après la Révolution.

Voilà, Monsieur le Directeur, ce que je sais, à propos de la question adressée à votre Revue.

Veuillez recevoir, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et distingués.

UNE ABONNÉE DU *Dauphiné*.

Les Forces inconnues

Une nouvelle édition vient de paraître de l'*Histoire critique des Evénements de Lourdes* (1). Nous aurons certainement l'occasion de la citer souvent, car elle élucide un grand nombre de questions, qui font l'objet ordinaire de nos recherches. Nous en détachons aujourd'hui un chapitre que nos lecteurs liront certainement avec un vif intérêt.

Quand un homme ne sait plus que répondre aux autres et que répondre à lui même, et qu'il est cependant résolu à ne pas se rendre au surnaturel, il se réfugie sous l'abri commode de l'inconnu.

J'ai assisté un jour à une petite bataille, où le vaincu finit par recourir à cette tactique désespérée.

Je demande la permission de reproduire la scène ; elle est instructive.

Un médecin, qui ne s'occupait pas exclusivement de médecine, et un théologien, qui ne s'occupait pas exclusivement de théologie, eurent l'occasion de se rencontrer à Lourdes.

C'était sur les bords du Gave, dans cette belle allée, plantée de peupliers de la Caroline, qui part de la Grotte, et suit le torrent.

Le torrent roule à droite, sur des quartiers de rochers, où il se brise en écumant, tandis que, à gauche, la montagne dresse son flanc boisé, où poussent pêle-mêle les sapins, les platanes, les marronniers et les tilleuls, parmi lesquels les acacias font pleuvoir, au printemps, comme une neige odorante, leurs fleurs blanches et parfumées.

« Puisque vous désirez causer à l'aise, voulez-vous que nous nous asseyions ici ? » dit le théologien, en s'approchant d'un banc, près du Gave.

Et, comme il avait quelque littérature, il ajouta :

Dans un des dialogues de Platon, vous vous en souvenez peut-être, les interlocuteurs s'installent ainsi, commodément, à l'ombre des platanes.

On s'assit donc, et la conversation commença.

Elle roula naturellement sur les événements prodigieux, qui se passaient tout à côté, et en si grand nombre.

Le docteur ne les niait pas ; mais il les interprétait à sa manière.

Il eut vite fait, sans doute, de renoncer à les expliquer par la vertu de l'eau froide, l'eau froide ne faisant pas de tels miracles, il le savait bien, et beaucoup de malades guérissant, d'ailleurs, sans en avoir usé.

Il se rendit aussi peu à peu sur la thérapeutique de

(1) Histoire critique des Evénements de Lourdes, apparitions et guérisons, par Georges Bertrin, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. Librairie V. Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris).

la suggestion, qu'il connaissait, du reste, assez mal, et dont, par suite, il avait exagéré d'abord les effets, comme beaucoup de ses confrères.

Enfin, à bout d'arguments, il se rejeta sur l'action des forces inconnues, et voici, à peu près, le dialogue qui s'engagea :

Le Docteur. — Après tout, Monsieur l'Abbé, qui vous prouve que des forces naturelles, encore ignorées de nous, n'opèrent pas les guérisons extraordinaires, que vous attribuez directement à Dieu ?

Le Théologien. — Et à vous, Docteur, qui vous prouve l'existence de ces forces surnaturelles, encore ignorées de nous ?

Le Docteur. — Oh ! Rien assurément ; c'est une hypothèse.

Le Théologien. — Oui, mais une des mauvaises, une hypothèse *gratuite*, une de celles où il ne faut jamais se risquer, une hypothèse, qui ne repose sur aucune espèce de fondement, et que rien n'excuse, sinon le besoin que vous en avez, pour rester fidèle à votre parti pris d'écarter avant tout le miracle. Or, le parti pris, mon cher Docteur, n'a jamais rien justifié. Si vous n'aviez pas une opinion toute faite, une conclusion admise d'avance, je suis sûr que vous n'auriez jamais songé à cette hypothèse en l'air, aussi fragile qu'une de ces bulles de savon, que gonfle le souffle d'un enfant.

Le Docteur. — Peut-être. Mais enfin, si mon hypothèse est gratuite, qu'a-t-elle de répréhensible ?

Le Théologien. — D'abord, d'être gratuite, et puis d'autoriser les fantaisies les plus bizarres d'une imagination en délire. Car enfin, Docteur, permettez-moi de déraisonner un instant : que répondriez-vous, si je vous disais qu'à mon avis, dans cent ans, l'homme aura la taille de la fameuse tour Eiffel ?

Le Docteur. — Je répondrais que vous plaisantez. Vous n'avez qu'à consulter les biologistes, mon cher Monsier l'abbé, ils vous diront que l'embryon humain est incapable de ce développement gigantesque.

Le Théologien. — Et moi, je leur répliquerais : il en est incapable, d'après les lois actuelles. Mais je connais un docteur, de mes amis, homme d'ailleurs intelligent et aimable, qui croit aux lois inconnues, dès qu'il s'agit d'un fait qui, d'après les lois actuelles, l'oblige à accepter le miracle, et contrarie ainsi une de ses opinions préférées. S'il à le droit de faire une hypothèse gratuite, en faveur de ce qu'il pense, je l'ai comme lui, nous l'avons tous. Les lois actuelles ne permettent pas de croire à ce développement inouï de notre organisme, soit ; mais les lois inconnues ! ô biologistes, les lois inconnues ! ces forces mystérieuses, dont l'avenir nous réserve la découverte ! Qui nous aurait dit, il y a cent ans, que nous pourrions entendre la voix d'un ami, de Paris à Marseille ? Qui nous aurait dit...

Le Docteur. — Arrêtez-vous, je connais la suite ; le cliché est usé, si vous me permettez cette expression typographique : je m'en suis servi moi-même plusieurs fois.

Le Théologien. — Mais c'est justement pour cela que je m'en sers ; j'use de vos armes, je vous emprunte vos arguments, car j'entends vous montrer qu'ils mènent droit à l'absurde.

Le mot m'échappe, Docteur, et je vous en demande pardon ; mais l'idée est si juste, que vous excuserez l'un, j'en suis sûr, en faveur de l'autre.

Le Docteur. — Certainement, mon cher Monsieur l'abbé, certainement.

Le Théologien. — Admettriez-vous, Docteur, que si vous voyiez, par impossible, un arbre sec répandre du sang, du vrai sang, sous le couteau, comme un animal blessé, ou une pierre se couvrir de feuilles et de fleurs, comme une plante au printemps, quelqu'un vînt vous dire qu'après tout, le phénomène peut être naturel, et qu'on découvrira un jour, sans doute, des forces cachées de la nature, en vertu desquelles une pierre peut devenir un arbre, et un arbre un animal ?

Le Docteur. — Ah ! non, par exemple ; je croirais qu'il se joue de moi, et je le prierais de me donner la paix.

Le Théologien. — Et vous auriez raison. Mais, en somme, il ferait, lui aussi, son hypothèse gratuite, contraire à toutes les lois connues, exactement comme vous faites la vôtre.

Croyez-moi, Docteur, quand un principe peut conduire logiquement à de pareilles absurdités, il est jugé : l'absurdité ne se trouve dans les conséquences, puisqu'elles sont logiques, que parce qu'elle est d'abord dans le principe.

Le Docteur. — Vous êtes un peu dur, tout de même ; car enfin, j'estime qu'on peut se permettre beaucoup, pour échapper à l'obligation de reconnaître le surnaturel, qui offense la raison et la science.

Le Théologien. — Docteur, vous venez de vous trahir. Quoi ! vous seriez disposé à admettre tout, plutôt que le surnaturel ! tout, même l'absurde !... Evidemment, vous acceptez l'absurde.

Quant à la raison et à la science, dont vous paraissez fier, c'est moi qui les défends en ce moment, et c'est vous qui trahissez leur cause. Car s'il était vrai que des lois nouvelles, inconnues, pussent un jour détruire les lois que nous connaissons, en pro-

duisant des effets contraire, les lois actuelles ne seraient pas des lois, mais des hypothèses provisoires ; et, par conséquent, la science, qui s'appuie sur elles et qui les a découvertes, devrait passer pour un jeu frivole, indigne de fixer l'estime d'un esprit sérieux, et d'arrêter même son attention. Et, pour la pauvre raison humaine, qui aurait accepté si longtemps des erreurs comme des vérités incontestables, elles devrait se croire désormais incapable de distinguer le vrai du faux, et, vraiment, elle n'aurait pas lieu de faire la fière.

Il faudrait donc sacrifier la raison et la science ; encore une conséquence inadmissible, mon cher Docteur, et qui montre ce que vaut votre hypothèse, dont elle découle naturellement.

Le Docteur. — J'en tomberai d'accord, si vous voulez. Mais enfin, nous ne pouvons pas nier, ni vous ni moi, que l'esprit humain ne trouve de temps en temps des lois nouvelles fort inattendues.

Le Théologien. — Je vous vois venir : la vapeur, le télégraphe, le téléphone... Je croyais que vous ne vouliez pas que nous en reparlions.

« Remarquez-le bien, Docteur ; souvent ces prétendues lois nouvelles ne sont que de nouvelles applications de lois fort anciennes. Et, quand enfin on découvre de vraies lois, jusque-là ignorées, ce qui arrive certainement, elles se placent à côté des vieilles lois, jamais à l'opposé. Une loi, qui est véritablement une loi, est immuable, comme la nature et dans les limites de la nature.

Car la nature ne peut se contredire, elle est faite d'unité et d'harmonie. Elle se mentirait à elle-même, elle porterait, dans ses flancs, un germe de destruction et de mort, si une de ses lois, encore ignorée, pouvait renverser une autre de ses lois, déjà connue. A ce point de vue, il y a concordance entre le passé et l'avenir ; il n'y a pas d'opposition ; la nature ne se fait pas la guerre à elle même. La pierre ne vit pas ; elle ne produit pas la vie. Voilà la loi établie ! Vous pouvez être certain qu'aucune autre ne la détruira jamais, le monde durât-il mille siècles.

Le Docteur. — Et vous concluez ?

Le Théologien. — Je conclus que, si une loi de la nature, nettement constatée depuis le commencement du monde, est, par exemple, que les désordres d'une maladie ne se séparent pas instantanément, que les tissus blessés ou disparus ne se guérissent, ni ne se reconstituent en un instant, on peut être certain que, dans la réserve des lois cachées et à découvrir, il n'en est aucune qui contredise celle-là.

Et j'ajoute enfin...

Le Docteur. — Comment? vous avez encore une autre raison à m'opposer? Je vous avoue que je ne suis plus, peut-être, bien loin d'être de votre avis.

Le Théologien. — Docteur, laissez-moi encore vous présenter une observation, à laquelle j'attache beaucoup d'importance.

Le Docteur. — Oh ! bien volontiers, Monsieur l'abbé ; parlez, je vous écoute.

Le Théologien. — Eh bien, Docteur, il n'existe pas de lois inconnues, qui puissent combattre les lois certaines que nous connaissons, c'est entendu, je l'ai dit, et vous paraissez l'admettre comme moi.

Mais, s'il en existait une, par impossible, pourquoi serait-elle à notre usage, plutôt qu'à l'usage des autres ? Nous l'ignorerions certainement, autant que personne, et nous ne connaîtrions pas davantage les conditions nécessaires de son action.

Le Docteur. — Expliquez-vous un peu, je vous prie ; ceci me paraît fort intéressant.

Le Théologien.— Je dis, Docteur, que je ne vois pas pourquoi les pèlerins de Lourdes auraient seuls le privilège d'user de ces bienheureuses lois inconnues, qui rendent subitement la santé, sans aucun remède, aux malades et aux mourants.

Ces lois, si elles existaient, ils ne les connaitraient pas plus que le reste des hommes ; ils ignoreraient la manière de les mettre en mouvement, tout autant que les autres. Pourquoi donc travailleraient-elles pour eux et pour eux seuls ?

Par exemple, on porte le Saint Sacrement devant une double rangée de malades. Ecartons l'émotion religieuse, puisque la loi thérapeutique, qu'elle peut faire agir, est fort connue ; c'est la suggestion, et nous savons ce qu'il faut penser de son pouvoir. L'émotion religieuse écartée, le caractère sacré de la cérémonie étant mis à part, il reste une simple promenade, qui est faite devant les brancards des malades, et je me demande alors : premièrement, quelles peuvent bien être les circonstances de cette promenade qui provoquent l'action de la loi inconnue, destinée à rendre subitement la santé à ceux qui l'ont perdue, et deuxièmement, pourquoi le reste du monde ne se place pas dans les mêmes conditions, afin de profiter des mêmes bienfaits ?

Me comprenez-vous bien, Docteur ?

Le Docteur. — Oh ! parfaitement ; je dois avouer même que je ne vois point ce qu'on pourrait répondre.

Le Théologien. — A la bonne heure ! Nous finirons par nous entendre. Permettez-moi cependant d'insister un peu.

Pourquoi, disais-je, les pèlerins de Lourdes seraient-ils seuls à profiter de cette prétendue loi inconnue, qui rendrait instantanément la vie aux moribonds ?

Sans doute, parce qu'ils connaîtraient seuls les conditions indispensables pour la faire agir?

Mais d'où leur viendrait cette connaissance extraordinaire? Quoi! ils arrivent de toutes les parties du monde, ils ne se sont jamais vus, et chaque groupe, et même bien des pèlerins isolés, auraient le bonheur de posséder, d'instinct, sans le savoir, une science si précieuse?

Car il n'y a pas à parler d'un hasard heureux. Si l'expérience ne s'était produite qu'une fois, on pourrait croire que les privilégiés ont touché fortuitement le bouton magique, qui a mis la mystérieuse machine en mouvement.

Mais, puisqu'elle se répète sans cesse, c'est qu'il y aurait une manière de s'y prendre et que les pèlerins de Lourdes seraient au courant du secret. Dans ce cas, les autres auraient besoin d'une forte provision de naïveté pour ne pas le deviner, comme eux, et, en les voyant agir, ne pas réussir à le leur prendre.

Le Docteur. — En effet, tout ce raisonnement me paraît fort juste, et il me semble que je ne l'avais jamais entendu exposer.

Le Théologien. — Si je l'ai développé avec quelque complaisance, c'est que je le trouve moi-même irréfutable.

Voyez-vous, Docteur : l'influence des forces ignorées doit aller rejoindre celle de la suggestion et celle de l'eau froide : elle n'explique rien. Non, aucune cause naturelle, connue ou inconnue, ne suffit à rendre compte des faits merveilleux, que l'on contemple ici.

Tous ces faits sont comme des voix, qui chantent Dieu et sa puissance; c'est de lui qu'ils viennent, et c'est lui qu'ils proclament.

Le Docteur. — Sauf le ton un peu lyrique, je suis prêt à dire comme vous, mon cher Monsieur l'abbé.

Je l'avoue, et pourquoi m'en défendre? Vous m'avez ouvert les yeux.

Le Théologien. — Croyez-moi, mon cher Docteur : ceci vous fait honneur, plus qu'à moi. Mon rôle s'est borné à jeter la semence ; votre cœur, droit et loyal, est le sillon, qui l'a fait germer.

GEORGES BERTRIN.

LE CULTE DES ESPRITS AU JAPON

Il y a quelques années, un écrivain japonais, M. K. Okakoura écrivait un ouvrage curieux sur *Les Idéals de l'Orient*. Son frère, M. Y. Okakoura vient de publier un travail du même ordre intitulé : *L'Ame japonaise* (ou *l'Esprit japonais*). On y voit à quel point est profondément enracinée chez le Nippon la croyance à la survivance des morts. Malgré le développement et l'extension du bouddhisme au Japon, c'est encore la vieille doctrine shintoïste, essentiellement spiritualiste, qui fait le fond de la psychologie nationale, du tempérament atavique et de la foi religieuse du peuple.

Parmi les traits de mœurs curieux que relate M. Y. Okakoura, dans *l'Ame japonaise*, nous relevons celui-ci :

Quand un chef de famille, au Japon, entreprend un voyage d'une certaine durée, la partie surélevée de sa chambre est consacrée à sa mémoire, pendant tout le temps de son absence. Sa famille se réunit devant cet endroit, lui exprimant son respect et son amour en paroles et en dons en nature...

S'il vient à mourir au loin, l'attitude et l'état mental de ceux qu'il laisse derrière lui ne subissent aucune différence visible. Celui qui était parti pour un temps est considéré comme parti pour toujours ; mais non point comme perdu ou disparu. Sa personnalité, en essence, est toujours présente ; elle est seulement invisible Les dévotions et les offrandes quotidiennes continuent exactement de la même façon que pendant son absence temporaire.

Même dans l'esprit du japonais modernisé, avec ses tendances profondément agnostiques, il y a toujours un coin de la maison consacré à ce sentiment atavique. On réussirait plus vite à convaincre un Européen de la non-existence d'un Dieu personnel, qu'à ôter au Japonais sa foi dans la présence réelle de ses ancêtres autour de lui.

Quand le jour baisse, chaque oiseau sait s'orienter pour voler vers son nid ; il en est de même chez nous quand la nuit de la mort répand son ombre sur notre esprit mortel...

Cette comparaison poétique est bien caractéristique de l'âme japonaise. Mais n'est-il pas curieux, ce culte du japonais pour le vivant absent, aussi bien que pour le mort présent?

LES
Expériences de matérialisation
du Médium Miller

M. A. de Rochas communique à la *Revue spirite* cette lettre de l'auteur de *Dans les Temples de l'Himalaya*, Van der Naillen. Elle contient le récit d'expériences extraordinaires. Nous souhaitons vivement que M. de Rochas accepte l'invitation qui lui est faite d'aller les contrôler et qu'il ramène en France l'étonnant médium capable de réaliser des phénomènes aussi surprenants.

San Francisco, Cal. ; le 10 février 1905.

Bien cher ami,

Il y a déjà plusieurs mois, le baron et la baronne von Zimmermann, de Silésie, gens de la meilleure société, qui passent une partie de leur année en Californie, dans la ville de Los Angeles, sont venus me prier d'assister avec eux, à quelques séances de matérialisation données avec l'aide d'un médium nommé Miller qui est un Français de Nancy, mais qui habite ici depuis onze ans. Ils tenaient à avoir mon avis sur ces phénoménes. Je me rendis à leur invitation mais

les apparitions de fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans ce même cabinet et de lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, causaient avec moi, parlaient aux spectateurs que, tout en ne pouvant point parvenir à me persuader qu'il y avait fraude, je n'étais point absolument convaincu. Car la chose, si réellement vraie, était d'une importance trop capitale pour l'humanité, prouvant, sans une ombre de doute, la possibilité du retour après la mort ; donc la survie.

Depuis un mois et après avoir voyagé un peu partout, le baron et la baronne sont revenus à San-Francisco. Ils sont venus me voir à nouveau et m'ont encore prié d'assister à une séance de matérialisation que Miller avait promis de donner spécialement pour eux et pour moi.

Nous arrivâmes chez le médium à huit heures. La séance commença aussitôt. Trois ou quatre personnes servant à donner de la force au médium assistaient à la réunion. Ce qui eut lieu à cette séance est vraiment incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Egyptien ayant sept pieds de hauteur, une jeune fille de quatorze ans parlant un français exquis, apparurent successivement ; puis vint un grand Allemand, à voix singulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par elle, lui parla et l'embrassa ! Enfin une séance tout à fait extraordinaire.

Le lendemain le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi et me tinrent le langage suivant : « Nous savons que vous êtes l'ami du colonel de Rochas dont nous connaissons les œuvres et dont nous apprécions hautement l'esprit scientifique et l'habileté expérimentale. Sachant quelle autorité s'attache partout à son témoignage, nous désirerions que vous lui fissiez en notre nom une proposition. Qu'il vienne ici (les voyages sont si faciles maintenant et se font si confortablement). Nous paierons avec plaisir ses frais de voyage aller et retour en 1re classe. Ici, il sera notre hôte. Nous lui donnerons dix à douze séances à l'endroit qu'il choisira, dans des conditions aussi strictes qu'il désirera. Il pourra en publier les résultats, avec des photographies, s'il le désire, comme il l'a fait pour Eusapia Paladino. Notre seul but est de faire connaître au monde, par l'intermédiaire d'un médium dont les manifestations ne puissent laisser aucun doute sur leur réalité vraie et honnête, par des preuves d'une incontestabilité absolue, la possibilité du retour des esprits, de leur communication avec les mortels, de la parfaite identification de leur personnalité et conséquemment fournir la preuve de la survie Voilà notre seul objet. »

Le baron et la baronne sont si honnêtes dans leurs opinions, si chaleureux dans leur foi, ont une confiance si illimitée dans votre science, dans votre prudence et dans votre caractère, que j'en fus réellement ému. Je leur répondis en ces termes : « C'est une chose très grave que vous me proposez là. Ma réputation d'homme sérieux est en jeu, et peut-être aussi un peu celle de M. de Rochas. Je ne puis accepter de faire une telle proposition au colonel que si vous me permettez de jouer au colonel de Rochas moi-même pour une soirée, de me considérer comme lui, d'accepter de moi les conditions que je sais qu'il imposerait lui-même au médium afin d'écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

Ils proposèrent la chose au médium qui accepta, disant : « M. Van der Naillen fera de moi ce qu'il voudra ; j'accepte d'avance toutes ses conditions. »

C'était honnête ; il ne pouvait mieux dire.

Nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement. Je proposai d'abord ma maison pour les séances. Le baron et la baronne vinrent me faire une visite, mais il fut impossible de trouver un coin où l'on pût former le cabinet avec un rideau, sans qu'il y eût dans ce cabinet une porte ou une fenêtre. Nous nous rendîmes alors au Palace-Hôtel et j'y choisis une chambre où tout me parut favorable à l'installation dans des conditions de sécurité telles que je les désirais, telles que vous les auriez demandées vous-mêmes.

Le local déterminé, j'allai trouver le docteur Carl Renz et le docteur Burgen, à qui j'ajoutais mon professeur d'électricité, ne voulant pas encourir seul la responsabilité d'une expérimentation aussi importante. J'expliquai notre projet en détail à ces messieurs, et ils acceptèrent les conditions avec plaisir.

Le baron, la baronne et moi-même nous nous mîmes alors en route pour trouver un magasin d'habillements d'hommes (nous connaissions les mesures du médium). Nous lui achetâmes un gilet de dessous, un caleçon, une chemise tout noirs et un complet. Nous fîmes envoyer le tout en boîte fermée à l'hôtel. Je voulais aussi acheter des rideaux noirs pour fermer le cabinet et tapisser les murs de la chambre ainsi que les portes et les fenêtres, mais le médium avait demandé à la baronne de pouvoir envoyer ses propres rideaux parce que, ceux-ci étant déjà saturés, de son magnétisme, il était probable qu'on obtiendrait de meilleurs résultats qu'avec des rideaux neufs ; il les enverrait plusieurs heures d'avance à l'hôtel pour qu'on pût les examiner à loisir ; néanmoins, si nous insistions pour acheter des rideaux nous-mêmes, il nous laissait libres de le faire.

J'acceptai les rideaux du médium, les raisons données par lui étant justes et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient de simples rideaux de cotonnade noire. Mon ouvrier les cloua sur les murs et devant une grande fenêtre qui donnait sur la rue, mais qui s'ouvrait à 40 pieds au-dessus du pavé. Les rideaux noirs furent ensuite tous cousus ensemble et cloués par le bas sur le parquet. Une seule ouverture fut laissée sur le devant du cabinet

pour permettre au médium d'y entrer et d'en sortir en écartant les rideaux qui fermaient ce côté. Pendant tous les préparatifs du comité, le baron et la baronne se tinrent délicatement à l'écart de façon à laisser toutes les conditions de contrôle entièrement entre nos mains.

Une fois ces arrangements terminés et le contrôle ayant paru à tous suffisamment assuré, deux d'entre nous restèrent de garde dans la pièce pendant que les autres allaient chercher le médium qui était dans les appartements du baron, avec la boîte qui contenait les vêtements achetés pour lui. Ces vêtements furent de nouveau examinés par les membres du comité, puis le médium s'en revêtit devant nous après s'être complètement déshabillé en notre présence.

Cela fait, on le plaça au milieu des membres du comité, on l'amena dans la salle préparée pour la séance, et on le conduisit directement dans le cabinet où une chaise entièrement de bois avait été placée.

Alors je tirai de ma poche une vingtaine de mètres de tresse blanche d'un centimètre de large et, assisté par le docteur Renz, nous liâmes ensemble les mains, les pieds, les bras, les jambes du médium, la poitrine et le cou, attachant le tout aux bâtons et au dos de la chaise ; puis nous clouâmes solidement au plancher les bouts qui restaient. En outre, je sortis de ma poche, toute préparée, une aiguille enfilée et je cousus tous les cordons ensemble à toutes leurs intersections et nœuds, partout où ils se croisaient.

Le contrôle fut déclaré absolument parfait par tous. Les personnes présentes furent placées en cercle, se tenant par la main, à une distance de 3 à 4 mètres du cabinet dont je pouvais voir les tresses blanches qui liaient le médium à son siège ainsi que l'entrée et a sortie des esprits s'il en apparaissait. Une lampe fut placée au fond de la chambre avec réflecteur pouvant régler la lumière selon la demande des esprits. Pendant toute la séance, il y a eu assez de lumière pour me permettre de distinguer n'importe quelle personne qui aurait eu la malencontreuse idée de vouloir s'approcher du cabinet.

La séance commença. Nous fûmes priés de chanter les hymnes ordinaires dans ces occasions. Bientôt la voix de Betsey, le contrôle en chef du médium, nous dit que les conditions étaient assez favorables et qu'elle espérait que nous aurions une bonne soirée. Pendant que Betsey nous disait cela, le médium causait à haute voix avec un membre du cercle.

1° Après quelques minutes, une forme blanche entr'ouvrit les rideaux, nous souhaita le bonsoir et fit quelques pas hors du cabinet, ce qui nous permit de voir qu'elle était de grande taille. Elle demanda ensuite à voir sa mère, Mme Engel, qui était présente. Celle-ci s'avança vers sa fille qu'elle reconnut et embrassa. L'esprit causa avec elle pendant une couple de minutes, alors que le médium causait avec nous. Le médium pria la mère de laisser une distance de deux pieds entre elle et sa fille afin que tous les membres du cercle pussent voir l'esprit. Bientôt le fantôme se dirigea à reculons vers le cabinet et se dématérialisa entre les rideaux.

2° Peu après apparut entre les rideaux une forme blanche dont la tête était entourée par une coiffe singulièrement brillante. Elle nous dit qu'elle était un des esprits qui contrôlaient le cabinet et qu'elle venait pour nous prouver qu'elle pouvait se matérialiser, que son nom était Lilly Roberts. Elle était bien visible hors du cabinet et je pu parfaitement distinguer la traîne de sa robe qui s'étendait jusque dans le cabinet. Elle nous demanda de ne pas briser la chaîne des mains afin de ne pas diminuer la force. Elle entra alors dans la cabinet où elle se dématérialisa tout à coup sous nos yeux. Pendant toute la durée de l'apparition, le médium causa avec l'un ou l'autre d'entre nous pour bien nous prouver que lui et l'apparition constituaient deux personnes différentes.

3° Une voix forte, avec intonation toute particulière, se fit entendre dans le haut du cabinet et nous adressa la parole en allemand. Cette voix fut reconnue immédiatement par la baronne comme venant d'un de ses parents. Cette voix l'appela « Mitzel », petit nom familier de leur jeunesse ; elle regretta son inhabileté à se matérialiser à cause de l'insuffisance de la force dans une chambre nouvelle.

4° Le médium nous annonça alors que Betsey, son contrôle en chef, allait faire son apparition, qu'elle sortirait du cabinet bien en vue ; mais il nous priait de ne pas la toucher. Les rideaux s'écartèrent et une belle forme blanche apparût. Comme elle s'avançait de quelques pas, nous pûmes remarquer sa belle et longue traîne blanche ainsi que sa robe toute brillante de petits points de feu. Elle s'avança comme en glissant, belle et majestueuse, vers un vieux monsieur nommé Durban, un de ses anciens amis assis à une distance d'environ huit pied du cabinet ; elle lui frappa un bon petit coup sur le bras en lui demandant comment il se portait. Une causerie s'était établie entre eux à mi-voix lorsque le médium s'écria du fond du cabinet avec l'accent de la douleur : « Revenez bien vite, Betsey, je souffre horriblement. » Betsey retourna immédiatement dans le cabinet et nous entendîmes le médium pousser un soupir de soulagement.

5° Après un moment d'intervalle (comme toujours), Betsey et le médium, parlant en même temps, nous dirent de regarder à terre, qu'un esprit allait tâcher de se matérialiser devant nous. Nous vîmes comme une large serviette lumineuse se remuer sur le plancher en dehors du cabinet; mais, après une minute d'agitation, elle disparut dans le parquet.

« 6° Une douce voix de jeune fille se fit entendre dans le cabinet et dit, en excellent français : « Bonsoir, maman. » Mme Marchand qui était assise à mon côté reconnut la voix de sa fille. La voix me souhaita alors le bonsoir me disant en français qu'elle avait été à l'école avec ma fille Rina. Mme Marchand lui demanda si elle pouvait se matérialiser ce soir; elle

répondit que non, qu'elle ne se sentait pas assez forte, car il y avait eu un suicide dans la chambre où nous étions.

7° La voix particulière de l'ami de la baronne revint lui dire, l'appelant par son petit nom de « Mitzel », qu'il allait s'en aller se trouvant dans l'impossibilité de se matérialiser.

8° Une autre très belle forme blanche apparut, disant s'appeler « Norma Kurz » ; après quelques paroles, elle disparut dans le plancher.

9° Une jeune fille ayant sur la tête un bonnet étrangement lumineux vint nous adresser une salutation, disant que son nom était « Jérémiah Clarke ». Après quelques paroles encore elle s'enfonça également dans le parquet.

Ceci termina la séance.

Tous les membres cercle furent invités de nouveau à visiter tous les arrangements et à vérifier que le médium était toujours parfaitement lié à la chaise et les rubans solidement cloués au plancher.

L'idée de vous demander de venir ici est que les conditions y sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide...

A. VAN DER NAILLEN.

ÇA ET LA

Le grand serpent de mer

Le tient-on, oui ou non?

Qui? Le grand serpent de mer! Le serpent des légendes!

Il aurait été trouvé mort, d'après ce que l'on rapporte, à Old-Orchard (New-York), et ne mesurait pas moins de 13 m. 70 de longueur. Des savants de Yalo et de Harvard se sont mis en campagne pour la mensurer et le catégoriser.

Déjà, en 1898, le commandant de l'*Avalanche*, lieutenant de vaisseau Lagrésille, a rencontré dans les eaux de la baie d'Along, près de Haïphong, un animal singulier répondant assez bien à l'idée préconçue que l'on se fait depuis longtemps du serpent de mer.

On le revit, ou on crut le revoir, dans les mêmes parages, vers 1902.

Le savant anglais Oudemans, lequel s'est fait une spécialité de l'étude de ce monstre, en a relevé d'ailleurs 162 observations dont la première en date remonte à l'année 1522.

Il lui attribue finalement les performances suivantes : trente mètres de longueur environ, un long cou surmonté d'une tête de phoque, une queue pointue, une peau garnie d'une épaisse fourrure. Sa rapidité de mouvements et d'évolutions serait, paraît il, considérable : les marins qui l'ont vu évoluer estiment cette vitesse en moyenne à 8 nœuds, soit près de 15 kilomètres à l'heure.

D'autres observateurs prétendent que le serpent de mer est loin d'avoir les grandes dimensions que lui attribue Oudemans et qu'il s'agit simplement d'une espèce de phoque, le *megophias*, abondant dans la région des côtes du Tonkin Il est, d'après eux, timide et inoffensif. Ce que l'on dit du spécimen trouvé mort à Old-Orchard donnerait assez bien à penser qu'il s'agit d'un megophias égaré dans ces parages, ou que les courants y auront entraîné.

La Société zoologique de France, lorsque le serpent de mer lui a été signalé dans la baie d'Along, a d'ailleurs rédigé une notice spéciale qui a été remise aux officiers de marine fréquentant les régions tonkinoises.

Cette notice, dont le compétent auteur est M. Racovitza, donne toutes les indications possibles au sujet du monstre et suggère les meilleurs procédés à employer pour l'observer, le cernor et le capturer, notamment en l'envoutant silencieusement dans des cercles concentriques de diamètre de plus en plus réduit, et finalement en détachant sur lui, du bord du navire, un canot chargé de le harponner ou de le prendre au filet.

Merveilleuses propriétés du nombre 7

On lit dans l'*Histoire universelle de l'Eglise*, par Rohrbacher, tome XIII, page 431 :

« De nos jours, on a découvert un rapport surprenant et mystérieux entre les 7 *intonations* principales du son, les 7 *couleurs* principales de la lumière, les 7 *figures* principales de la géométrie.

« Par exemple, une barre de fer chauffée graduellement présente successivement les 7 couleurs principales par lesquelles se divise le rayon lumineux; si, dans cette incandescence graduelle, on frappe la barre de fer, elle rend graduellement les 7 notes de la gamme musicale; si on place à côté, sur uue feuille de fer, une poudre fine et légère, les vibrations graduelles ne tardent pas à fournir, à l'aide de cette poussière, l'une après l'autre, les 7 figures principales de la géométrie.

« Ce mystère de la nature paraît s'étendre bien loin. »

Allons, qui voudra bien maintenant continuer la série des constatations nouvelles qui résultent de ces observations assez merveilleuses déjà?

Une curieuse histoire judiciaire à Athènes

La justice grecque s'est occupée dernièrement d'une bizarre affaire de meurtre, qui remonte à deux ans.

En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios, quittait le Pirée pour Syra, ayant à son bord, outre le patron, deux matelots, dont un Crétois du nom de Spijro Balazakis, et un Samiaque.

Quelque temps après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivaient, seuls, à Syra; ils racontèrent que, la nuit précédente, la barque avait péri et qu'eux-mêmes avaient eu toutes les peines du monde à se sauver; on les crut sur parole.

Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne s'en affecta pas autrement, pourtant, car elle savait que le Crétois Balazakis avait toujours montré beaucoup de dévouement à son frère, au service duquel il était depuis dix ans.

Mais, il y a quelques jours, elle eut un nouveau songe : elle revit son frère, qui lui reprocha son indifférence : Tu es donc complice de mes assassins, disait la voix d'outre-tombe, puisque tu ne veux pas me venger! Regarde la barque et la maison de Balazakis : il les a achetées avec l'argent qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée ! »

La pauvre femme s'éveilla, épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la barque et la maison indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis entra dans le port, on l'arrêta ; il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également ..

Airs musicaux dans une chambre de malade

Le *Daily Chronicle* raconte un fait curieux qui se serait passé dans une localité de Cornouailles, nommé Camborne. Une jeune femme de l'Armée du Salut était mourante dans une des maisons de ce village, et pendant les trois ou quatre nuits qui précédèrent sa mort, on entendit une musique douce et mystérieuse dans la chambre même de la malade.

Cette musique s'entendait assez fréquemment et surtout à la tombée de la nuit et durait environ un quart d'heure.

Le lieutenant Jones, jeune officier de l'Armée du Salut, crut d'abord à une mystification ; il se mit donc à rechercher la provenance de ce bruit musical, mais ne put y parvenir. L'ayant étudié avec soin, il raconte qu'il y reconnaissait le notes claires du cornet, l'harmonie de la harpe, et l'ensemble formait un chant indescriptible, sans qu'on y put cependant reconnaître aucun air.

Il entendit cette étrange musique pendant deux ou trois nuits successives et six autres personnes, parents ou amis de la malade, qui se trouvaient dans la maison, l'entendirent également et en parlèrent plus tard comme d'une « musique divine ».

A TRAVERS LES REVUES

UN MESSAGE POSTHUME

La revue sud-américaine *Constancia*, qui se publie à Buenos-Ayres, raconte un étrange cas de message posthume et elle prend soin de faire authentifier son récit par celui même qui reçut cette communication d'outre-tombe, don José Maria Rebaza, de Cartavio, Pérou.

Un de ses parents le Dr don Santiago Pacheco, mourait le 15 novembre 1892 vers 9 heures du soir, à Trujilla.

Don José Maria se trouvait alors dans une de ses propriétés située à quatorze lieues de la ville ; il n'avait pas eü des nouvelles de son parent depuis le mois de février précédent et ignorait sa mort.

Pendant la nuit qui suivit le décès du Dr Pacheco, entre deux et trois beures du matin, c'est-à-dire environ dix-huit heures après l'événement, don José Maria entendit distinctement la voix de son parent qui lui disait :

« Don José Maria, dis à ma femme de ne pas oublier de compulser mes notes biographiques ou mémoires, ou de quelque nom qu'on veuille les appeler et que j'ai rédigés moi-même durant ces derniers mois. Elles se trouvent dans un dossier enfermé dans ma boîte à lettres, parmi mes papiers. Ma femme reconnaîtra mon écriture, et vous prendrez soin que Marquez les fasse imprimer sans en rien omettre et en évitant toute erreur. »

Don José Maria s'était dressé sur son séant, et sachant le Dr Pacheco à Trujilla, il crut à une mystification : « Mais, monsieur, s'écria-t-il, qui êtes-vous ? — Quoi ! répondit la voix, tu ne reconnais pas ton parent, le Dr don Santiago Pacheco ! »

Après quoi, M. Rebaza n'entendit plus rien.

Le lendemain, il raconta l'incident à plusieurs de ses amis et en fit part aux autorités. Puis il en écrivit à son frère et à la veuve du médecin. Celle-ci fut si frappée de la précision des détails qu'elle s'empressa de faire des recherches à l'endroit indiqué et trouva le dossier en question dans les papiers de son mari.

L'importance de cette révélation résulte de ce fait que la voix entendue par don José Maria parlait de mémoires écrits par le Dr Pacheco lui-même ; or celui-ci avait l'habitude de faire rédiger ses ouvrages et sa correspondance par des secrétaires et sa femme, et, à plus forte raison, son parent M. Rebaza, ignoraient qu'il eût rédigé de sa main des mémoires secrets.

H. R.

LES LIVRES

Histoire critique des événements de Lourdes, Apparitions et guérisons, par M. l'abbé Georges BERTRIN, agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-8 de IV-558 p., illustré de 20 simili-gravures hors texte. — Paris (6e), V. Lecoffre, rue Bonaparte, 90. Franco : 4 fr. 50. — 5e *édition*.

L'histoire des événements de Lourdes, depuis les apparitions jusqu'aux dernières guérisons miraculeuses, n'avait pas encore été présentée dans son ensemble. Le livre de M. Bertrin est donc très neuf déjà à ce point de vue ; mais il l'est plus encore par la manière dont l'auteur raconte ; car il discute et juge en racontant, et sa discussion est serrée, convaincue, victorieuse ; il est impossible à un esprit loyal de ne pas se rendre à ses conclusions.

Aussi, le Souverain Pontife Pie X, ratifiant l'accueil extrêmement favorable qu'a fait à l'ouvrage le Congrès Marial de Rome, a écrit spontanémont à M. Bertrin une lettre personnelle, où il loue « la vérité des récits qu'appuient toutes les ressources de la critique », et aussi « la force apologétique de l'ouvrage, et la manière de discuter, très solide, dit le Bref, et *tout à fait digne d'admiration.* » Et, en effet, l'écrivain ne laisse pas une seule objection, même parmi celles qui sont jugées les plus embarrassantes, sans y opposer une réponse nette et décisive.

Ajoutez que le mérite de la forme égale la valeur du fond. Cette *Histoire* se lit avec un intérêt si vif, qu'on ne peut plus s'arrêter, une fois la lecture commencée.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 724-73